



Politique du médecin de Machiavel, ou le chemin de la fortune ouvert aux médecins : ouvrage réduit en forme de conseils, par le docteur Fum-Ho-Ham, et traduit sur l'original chinois, par un nouveau maître ès arts de S. Cosme ...

<https://hdl.handle.net/1874/179130>

Mil. Hosp.
M. 84

BIBLIOTHEEK VAN 'S RIJKS KWEESCHOOL
VOOR
MILITAIRE GENEESKUNDIGEN.

VERSCHIEDENHEDEN.
MENGELINGEN.

GENEES - HEELKUNDIGE, ENZ.

7.1.

4.

Julien Offroy de
La Mettrie

n. 25.12.1709
† 11.11.1751

... cet ouvrage fut condamné par
arrêt du parlement de Paris du
9 juillet 1746 à être lacéré et brûlé...

On a attribué cet écrit à Mr
Julien Ciffroi La Mettrie. La Pre-
mière Partie est la seule, qui est
sortie de la presse, et contient les
portraits des plus célèbres Medecins
de Pekin (c. a. d. de Paris) sans
date; xxxviii. pages pour les preli-
minaires et 64 pour les portraits.

A deux portraits près, et quelque
chose des preliminaires, cela a
été reimprimé dans L'ouvrage
de Penelope, ~~de~~ selon l'Eloge
du Sieur La Mettrie, publiée à
La Haye en 1752. pag. 13. Un Me-
decin, qui aspirait à la place va-
cante de Premier Medecin du Roi
de France sedit Mr. La Mettrie de
lui prêter la volubilité de sa plume
et la fécondité de son imagination
et faire un libelle contre ses confreres
dont il craignoit la concurrence.
Cette complaisance obligea Mr. La
Mettrie de renoncer à sa patrie pour
se soustraire à la haine des Pretres
et à la vengeance des Medecins. Il
se retira en Hollande.

M.04 1/2

POLITIQUE
DU MEDECIN
DE
MACHIAVEL,
OU
LE CHEMIN
DE LA FORTUNE
OUVERT
AUX MEDECINS.

Ouvrage réduit en forme de Conseils,
par le Docteur *Fum-Ho-Ham*, & tra-
duit sur l'Original Chinois, par un
nouveau Maître ès Arts de S. COSME.

PREMIERE PARTIE.

*Qui contient les Portraits des plus célèbres
Médecins de PEKIN.*

Dii, quibus Imperium est animarum umbræque
glentes

Et Chaos, & Phlegeton, loca nocte silentia late.

Sit mihi fas audita loqui: sit numine vestro,

Pandere res altâ terrâ & Caligine mersas.

Hæc hæc obscuri solâ sub nocte per umbram, &c.

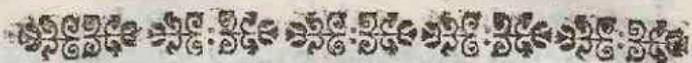
VIRG. L. VI. *Aneid.*

A AMSTERDAM,

Chez les Freres BERNARD.

[1746]





A MONSEIGNEUR
DE LANGLADE,
VICOMTE
DE CHAYLA,

BARON DE MONTOROUX
& Chambon, Chevalier des Ordres du
Roi, Directeur-Général de la Cavalerie
& Dragons, Gouverneur de Ville-Fran-
che en Roussillon, Lieutenant-Général
des Armées du Roi, Commandant de
la Ville & Château de Gand, &c.



MONSEIGNEUR,

*On ne loueroit jamais le vrai mérite, s'il
falloit attendre qu'il y consentit. Ne craignez
pas cependant que je vienne vous ennuyer,
l'encensoir à la main. Je ne vous parlerai,
MONSEIGNEUR, ni du courage de ce
Guerrier, qui, par le plus heureux combat, s'est
ouvert les portes d'une Ville, d'où dépendoient
les heureuses suites de cette Campagne, ni de
ces traits de générosité & de bienfaisance.*

dont vous m'avez comblé, avec tant d'autres.
C'est le sort de Votre Sang de blanchir au
Service des Rois, & d'aimer à faire le bien.
Je supprimerai même, si vous voulez,
MONSEIGNEUR, pour mieux vous faire
ma cour, la juste comparaison, qu'on pour-
roit faire de Vous, avec un célèbre Philoso-
phe, & un des plus grands Généraux de
l'Antiquité, Socrate, & Alcibiade, quoi-
que, de l'aveu de tous ceux qui se connoissent
en mérite, vous réunissiez la sagesse de l'un,
la valeur de l'autre, & l'esprit de tous les
deux.

Mais, **MONSEIGNEUR**, en desirant
dans l'Ouvrage, que j'ai l'honneur de Vous
offrir, une plaisanterie plus fine & plus déli-
cate, plus d'art dans les Portraits, plus de
legereté & d'agrémens dans le style, pourriez-
vous ne pas agréer la seule reconnoissance qui
soit en mon pouvoir, comme un aveu des
sentimens d'un Philosophe, moins touché de
Votre Grandeur, que des qualités aussi ai-
mables, qu'essentielles, & de Votre Cœur
& de Votre Esprit. J'ai l'honneur d'être
avec le plus tendre & le plus respectueux
attachement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur, &c.



AVANT-PROPOS.



R. *Afruc*, curieux Littérateur, & Compilateur laborieux, a voulu sçavoir ce que les *Chinois* pensoient de la Vérole, & moi (sans me comparer à un Ecrivain qui écrit avec *legereté* & *précision*, & qui a toute la *profondeur* que suppose l'universalité de ses connoissances) j'ai desiré, il y a long-tems, connoître leur Médecine, leurs Médecins, & l'idée qu'en avoient les Sçavans & les Beaux-Esprits de ce vaste Empire. C'est pourquoy dès ma plus tendre jeunesse, je m'embarquai en qualité de *Maitre es Arts*, dans un vaisseau de la Compagnie des Indes, qui alloit à *Me-a-co*. J'y ai demeuré vingt ans. Quelque difficile que soit la langue *Chinoise*, je l'ai apprise enfin. J'ai voyagé dans ce grand Royaume, j'ai recherché la familiarité des Sçavans, parmi lesquels je n'en ai trouvé que deux vraiment dignes de ce titre (car les Grands Hommes ne sont communs qu'en France) dont l'un est nommé *Bak-Ko-Kurb*, & l'autre *Fum-Ho-Ham*. C'est à

vj AVANT-PROPOS.

ce dernier, qui est premier Médecin de l'Empereur *Kein-long* (1) aujourd'hui regnant, que je dois la découverte d'un Manuscrit encore plus précieux, s'il est possible, que celui qui a été envoyé par les RR. PP. Missionnaires de la *Société de Jesus*, au fameux *Cryfologue* dont j'ai parlé: Non que cet *Archiatre*, prétendu Chirurgien dans l'Ouvrage, soit l'Auteur de ce Manuscrit; il le tient, comme il me l'a raconté lui-même, de ses Ancêtres, qui dans tous les tems ont eû des Médecins dans leur famille, & qui ont soigneusement fait passer ce trésor de génération en génération. J'ai d'abord été tenté, à l'exemple de ce *Grand Personnage* (2), de faire graver sur l'airain l'original *Chinois*, tel que j'ai le bonheur de le posséder, mais la traduction que je me proposois de publier ensuite, eut trop perdu à la comparaison. C'est cette traduction, ce fruit mûr de quinze années d'un travail assidu, que je donne enfin au Public. J'ai été touché de la misère, où les Lettres sont aujourd'hui en France, & j'ai voulu enrichir

(1) C'est-à-dire, *bienfait du Ciel.*

(2) *Astr.*

AVANT-PROPOS. vij

ma pauvre Patrie de cette excellente production. Quel *Legs* comparable aux œuvres d'un aussi fin & aussi judicieux Critique que *Fum-Hô-Ham* ! Aristarque des Médecins , honnête-homme , comme *Linacre* même , il ne paroît occupé qu'à faire distinguer la Charlatenerie , de la vraie Médecine , comme on sépare l'y-
vraie du bon grain. Aux dépens de sa propre fortune qui dépendoit de l'amitié de ses Confreres , il en a démasqué les ruses & l'artifice , & , comme il le dit lui-même , il n'a voulu être vraiment Médecin , que pour être meilleur Citoyen. Quelle reconnoissance ne lui devons-nous pas ?

J'avois d'abord traduit cet Auteur , avec la dernière exactitude , dans le dessein de conserver toutes les beautés d'un Ecrivain qui a mérité le surnom de *Grand*. Mr. de *Montfou* , qui , quoiqu'en dise un (1) Jésuite qui a passé trente ans dans le Palais Impérial , sçut parfaitement la langue *Chinoise* , qu'il a

(1) Le P. *Fouquet*. Mais le jugement de M. *Astr.* est sans doute préférable au sien , quoiqu'il n'ait point été à la *Chine*. Quand un aussi grand Homme que celui-ci a décidé , peut-il jamais avoir tort , quoiqu'il décide de tout ?

vii] AVANT-PROPOS.

apprise, comme *Adam* apprit la Philosophie, *Montfour*, dis-je, cet homme admirable, qui a fait une Grammaire dans une langue (la plus difficile de toutes), dans laquelle il n'a jamais eû de Maître, ni lû de livres, & plusieurs autres aussi habiles Professeurs paroissoient assez contents de la fidélité de ma Copie. Mais quelques gens d'esprit & de goût que j'ai heureusement consultés, avant que de rien donner à la Presse, m'ont fait sentir que la mode du siècle ne me seroit pas favorable, & que *Pekin*, *Mé-a-co*, *Carson*, *Confucius*, *Aventius*, *Bak-Ko-burg* & tant d'autres noms inconnus de Villes & de Sçavans, refroidiroient un style plein de feu, anéantiroient une infinité de petites choses qui intéressent toujours, quand on est familier avec leurs idées, & en un mot mettroient le dégoût & l'ennui, à la place de mille agrémens.

Voilà les raisons qui m'ont engagé à faire passer les mers à mon *Chinois*, c'est-à-dire, à transporter la scène en France, dans la Capitale, & dans les plus fameuses Universités, à habiller, pour ainsi dire, à la Françoisise, le Manuscrit, & enfin à le traduire & même quelquefois à le commenter plus librement encore, que *Fum-Ho-Ham* n'accuse avoir

x AVANT-PROPOS.

homme qui ait écrit. ~~Quelque respectable~~
bles que soient les autres, ce sont des
fripons, je le repète. Pourquoi se font-
ils avisé d'être Auteurs? Seroit-ce donc
peu de chose que d'être un grand Prince,
un grand Ministre? Et n'y auroit-il au-
cune vanité à tirer d'un rang, où le ha-
zard nous éleve? Non, l'esprit seul &
les talens doivent réellement distinguer
les hommes; *Cornelle* étoit au-dessus du
Cardinal *** qui pour des sommes im-
menses auroit voulu avoir son génie &
même acheter ses ouvrages & sa réputa-
tion. Combien de Fermiers-Généraux
(j'entends ceux à qui l'éducation a appris
à penser) vendroient leur place pour
quelques grains de celle de *Voltaire*!
Mais en courant après la vraie gloire,
qui a sa source dans le génie, on tombe
souvent, pour vouloir trop s'élever, &
le Maître se soumet à ses Sujets, qui le
jugent, & qui sont à son tour ses Souve-
rains. ~~Mais je m'écarte, revenons.~~

Les François, peuple volage & plein
de lui-même, méprisent volontiers les
uns, aussi légèrement qu'ils prodiguent
aux autres l'estime qu'ils ont principa-
lement pour eux-mêmes. Je veux leur
apprendre ici le cas qu'ils doivent faire
d'Ecrivains aussi respectables que les *Chi-*

AVANT-PROPOS. xj

nois, moins encore par leur Antiquité, que par leur Sagesse. Mais à ne consulter que leur préjugés pour la Nation Angloise, j'aime à penser qu'ils en auroient de plus favorables encore pour les *Chinois*, s'ils pouvoient les connoître avec la même facilité. On chérit, on admire aujourd'hui nos voisins, parce qu'ils sont séparés de nous par un petit ruisseau. Cette admiration est la maladie Epidémique de nos plus Beaux-Esprits. S'ils voyageoient à la *Chine*, si les bons Ouvrages de cet Empire leur étoient connus, quelle estime, quelle veneration n'auroient-ils pas pour des Ecrivains séparés de nous par l'immensité des mers ?

Avant le commencement de ce siècle, on n'avoit jamais imaginé que le génie Anglois fût, je ne dis pas préférable, mais comparable aux bons Esprits de France. Pourquoi donc ne se prendroit-on pas quelque jour de la même prévention, de la même fureur de goût pour les *Chinois*, dès qu'une fois j'aurai fait sentir tout leur mérite à ma folle Nation ? Pourquoi une *petite perruque* que porteroient les amateurs des grands Hommes de la *Chine*, ne deviendrait-elle pas aussi comme l'Etiquette de ces Sectateurs, & la marque de leur admiration & de leurs

xij AVANT-PROPOS.

nouveaux hommages ? Souvenez-vous de cette Prophetie ; à peine aurai-je les yeux fermés à la lumière, qu'elle s'accomplira, pourvû que Dieu me laisse encore quelques années, pour achever ma traduction des deux vol. *in-fol.* de *Bak-Ko-Burg*, qui contiennent la Critique de tous les Ecrivains François, depuis la fondation de la Monarchie. J'aurai sans doute assez vécu, si après avoir montré tout le zèle des *Chinois* pour les Citoyens malades, je démontre en mourant, l'extrême différence qu'il y a, entre les genies de trois grandes Nations, & qu'en un mot la beauté & la solidité, qui se soutiennent & s'embellissent tour à tour, font la trempe & le rare caractère de l'esprit des Beaux-Esprits de *Pekin* principalement, (car en *Chine*, comme en France, il n'y a de beaux genies, que ceux qui ont été élevés dans la Capitale, ailleurs l'esprit ressemble à ces plantes semées dans un mauvais terrain, elles n'y croissent point, ou elles y dégènerent, à moins qu'elles ne soient extrêmement cultivées.)

Voilà la Nature des plus excellens Esprits que je connoisse. J'ai déjà insinué ce que je pense du genie de mes Patriotes. En-général il est léger, superficiel,

incertain, mignard, & vain; l'amour propre seul paroît presque toujours être la règle de leurs jugemens, & de leurs décisions. Tel qui élève *Pope*, au-dessus de *Voltaire*, *Shakspeare* au-dessus de *Cornéille*, *Newton* au-dessus de *Descartes*, a plus de vanité cent fois, que celui qui sçachant apprétier philosophiquement le génie en soi-même, décide avec vérité que les Anglois ne sont point comparables aux François. Qu'est-ce enfin que le génie Anglois, puisque la rapidité de ma plume me conduit à l'examiner, sans m'écarter de mon sujet? Ce n'est, à mon avis, qu'une impétuosité féroce, comme le Poëte des François a peint le courage de leurs soldats, il ne reconnoît aucun frein; au contraire plus il est grand & vaste, plus il secoue le joug des règles, plus il semble dédaigner de s'asservir au goût & à l'ordre; s'il s'élève ici, c'est pour retomber là, rien de soutenu, rien de si constamment beau, que chez nos bons Esprits. En un mot le génie Anglois fait des Entoussiastes & non des Ecrivains sages; la vérité est bientôt confondue avec l'erreur, par les ressorts peu mesurés de leur imagination; toujours comme en délire, elle ne connoît ni la raison, qui doit toujours conduire l'es-

prit & présider à un Ouvrage, ni les bornes qui lui sont prescrites.

Après cela lequel des deux suffrages flattera le plus la Nation *Chinoise*? Au quel mépris sera-t-elle le plus sensible? Il faut croire que tout hommage la flatte. Les Médecins de l'*Europe*, qui forment une Société éclairée, surtout chez l'Etranger, se contentent bien le plus souvent de l'estime & de l'admiration du vulgaire. Combien peu de Docteurs dans Paris recherchent les seuls éloges qui puissent flatter l'amour propre, ceux des vrais Scavans! Pourquoi donc à la *Chine* seroit-on plus délicat, ou plus difficile qu'en *France*? Il est vraisemblable que nos hommages, quoique assez vils communément, pourroient satisfaire l'ambition & la vanité d'un peuple, qui ne paroît pas à beaucoup près, en avoir autant que nous & nos voisins.

Je dois avertir que j'ai quelquefois mis du mien, dans l'Ouvrage de *Fum-Ho-Ham*, non qu'il fût nécessaire de faire distinguer mon esprit d'un génie aussi supérieur, mais afin qu'on sçache que j'ai adouci les peintures, qui m'ont paru trop chargées, & que j'ai rapproché les traits les plus satyriques des mœurs & des usages des Médecins François. Tant

de friponneries, tant de vices, & même de crimes odieux ne pouvoient leur convenir. Quoiqu'ils ayent presque tous fort peu de science, & que tout leur mérite consiste dans l'habileté de leur Charlatenerie, ou à plaire aux Dames par de petits remèdes aussi *innocens*, qu'agréables, & par de *jolies choses* qui les amusent, nous devons croire pieusement que leur éducation doit les garantir de tous ces écueils de la probité, qu'on trouve à chaque pas dans notre ancien Auteur, & qui font trembler la vertu la plus assurée.

Mais cependant si l'on imaginoit que mes propres adoucissmens me trahissent, si j'apprends que l'on se croit désigné particulièrement par un Traducteur, espèce de Copiste qui n'a eû que des vûes générales, tandis que l'Auteur seul est coupable; alors je ferai dans une seconde édition, ce que je n'ai pas fait dans celle-ci, c'est-à-dire, que je nommerai ceux auxquels je n'avois seulement pas pensé, & l'on peut compter que je tiendrai parole. Sera-ce ma faute à moi, si des Médecins qui doivent être discrets par état, cessent de l'être à leur dépens, & si, aveugles sur leurs propres intérêts, par des plaintes aussi injustes, qu'inconsidérées, ils

apprennent au Public qu'ils ressemblient parfaitement aux Docteurs dévoilés, & si rigoureusement châtiés par le *Regnier* & le *Moliere des Chinois*? Serai-je coupable des plaisanteries & des railleries, auxquelles leur propre indiscretion les mettra inévitablement en butte, parce qu'ils auront apprêté à rire à des gens, que les ridicules de la Faculté, quoique grossièrement exposés par un comique peu digne de son Auteur, n'y avoient déjà que trop disposés.

Nous ne devons cet Ouvrage, dans la perfection où il est aujourd'hui, qu'aux plaintes faites sur les idées générales que *Fum-Ho-Ham* avoit publiées, pour la réforme de la Médecine de son Pays. A mesure que quelqu'un élevoit la voix, ou paroissoit vivement piqué, il mettoit un carton à son livre, & nommoit les masques.

J'imiterai certainement mon Auteur, & comme il n'est pas possible que les discours & les plaintes ne me reviennent, c'est alors qu'on aura lieu de pousser des cris, que tous les Echos de la Faculté feront retentir sur ceux de *Saint Côme*, qui en riront. Non-seulement chaque personnage sera désigné par tous ses noms, & toutes ses qualités, mais par sa figure.

A chaque Portrait, il y aura une Estampe qui représentera le Docteur dont je parlerai. *Baconill* sera le premier peint & gravé d'après Nature, *referens faciem cacantis*, comme je le dis, & jamais *Suetone* n'aura si bien saisi la ressemblance de l'Empereur *Vespasien*. Enfin je donnerai la clef de tout l'Ouvrage.

Les Charlatans de tous les climats se ressemblent, les mêmes professions ont les mêmes intrigues & les mêmes ruses. Il ne seroit donc pas surprenant qu'il y eut de grands Médecins à la *Chine*, qui fussent des espèces de *Somnambules*, comme *Philantrope*; des Charlatans qui vendissent de l'eau de Fongere, de l'essence devenus, ou des tisannes Antiveneriennes, comme *Verminosus*, *Sigogne Mongin*, &c. des Médecins, qui fissent des Comédies & des Romans, comme *Esope* & *la Rose*: d'autres qui blâmant la saignée, ne vantaient que les *simples*, pour duper ceux qui le font, tels que les freres *Tournesol*; quelques-uns, qui pour oublier ceux qui les oublient, passaient tous les jours quinze heures au lit, tels que *Rufus*; qu'il y en eût d'ignorans qui par le jeu, comme *Baconill*, par une belle femme, comme *Erosiatre*, ou en faisant la cour à des valets, comme *Jonquille*,

xviiij AVANT-PROPOS.
&c. s'introduisissent dans celle des Rois
& des Empereurs.

Un Sçavant Médecin de *Louvain* (1),
connu par quelques Ouvrages qui lui ont
fait honneur, vous dira qu'*Angel* balança
par son ignorance le sçavoir du célèbre
Commentateur Latin des *Aphorismes de*
Boerhaave (2). Et l'*Archi-Angel* des Fran-
çois, *Bacouill*, plus heureux encore qu'i-
gnorant, ne l'a-t-il pas emporté sur les
plus redoutables Rivaux? Tant il est vrai
que le vice & l'impéritie peuvent être
par tout également favorisés, & qu'en un
mot les mauvais Médecins sont de tous
les Pays! Et par conséquent, je le répète,
il ne seroit point du tout étonnant que
quelques-uns des nôtres, (parmi lesquels
la médiocrité ne se fait gueres désirer,
si ce n'est en Charlatenerie) se trouvas-
sent peints dans cet Ouvrage, comme
ces auditeurs, qui se reconnoissent de
bonne foi dans les portraits que font nos
Prédicateurs, quoique ce soit par ha-
zard, ou par une certaine uniformité né-
cessaire de la nature & des états, sans que
j'aie peut-être l'honneur de connoître
ceux qui se croiront les plus maltraités.

(1) *Mr. Rega,*

(2) *Van Swieten.*

Au reste, quoiqu'il en soit, que ces Médecins de nom n'ajoutent pas à leurs défauts & à leurs ridicules la vanité de croire, que c'est d'eux-mêmes, de leurs mœurs, (qui sont toujours sacrées pour moi, mais non toujours pour *Fum-Ho-Ham*) de leur conduite, & enfin de leurs Ouvrages, qu'on a voulu parler & faire l'histoire : autrement je leur proteste, qu'au moindre murmure que j'entendrai, & leurs noms, qui jouissoient d'une heureuse obscurité, & leurs plates figures, qu'on n'avoit jamais considérées, seront honteusement consacrées à la postérité, dans un livre qui ne peut certainement périr.

En effet c'est d'un Ouvrage, tel que celui-ci, & non d'un mauvais *Traité des Fièvres malignes*, qu'on peut dire, *exegi Monumentum are perennius* (1). *Fum-Ho-Ham* a approfondi un sujet absolument neuf, & qui n'avoit pas même été effleuré par qui que ce soit, un sujet utile pour la réforme de la Médecine, pour la perfection des Médecins, & la sûreté des malades. Une sage & fine politique, que la probité accompagne toujours,

(1) Epigraphe de Chirac. Quelle vanité !

comme si elle eut été faite , pour servir d'Antidote à celle de *Machiavel* , est la baze de son Ouvrage ; enfin les agrémens du style sont peut-être inimitables dans l'original , mais quelque versé que je sois dans la langue *Chinoise* , j'aurai sans doute mal rendu les plus grandes fines- ses , & les principales beautés de *Fum-Ho-Ham* :

La Médecine est sans contredit la plus utile & la plus nécessaire de toutes les Sciences (2). Les Médecins sont même les seuls Philosophes qui soient utiles à la République & servent l'Etat. Tous les autres sont des hommes oisifs , qui se contentent d'admirer la nature , les bras croisés , sans pouvoir lui porter le moindre secours. Les Abeilles vont chercher le suc des plantes , elles le portent dans des Ruches qu'elles ont elles-mêmes merveilleusement construites. Pour qui travaillent-elles ? pour les Frélons. Les Philosophes sont ces Frélons ; le Commerçant , le Militaire , l'Ouvrier , le Médecin , voilà les Abeilles , dont la diligence est plus mal récompensée , que la paresse & l'inutilité de ces dangereux

(1.) *Utilis , necessaria.* Boeth. *Inst. Med.*

AVANT-PROPOS. xxj.

infectes. A quoi sert un *Auremus*, un *Cheplu*, un *Zimba* & tant d'autres frivoles. Dissequeurs de Pucés? A considérer, à admirer les *ruches* que d'autres bâtissent & entretiennent.

Le monde entier livré aux vaines disputes des Philosophes, ne se conserve que par les Médecins. La vie des Citoyens leur a été confiée dans tous les tems par l'ordre des Rois, & les Arrêts des Parlemens: il étoit donc aussi indispensablement nécessaire de sçavoir à quoi s'en tenir sur la Médecine & sur les Médecins, que sur les marques, qui distinguent essentiellement la bonne monnoye, de la fausse.

On croira peut-être que *Fum-Ho-Ham* est un être imaginaire, forgé par le Parti Chirurgical, pour allumer le feu de la guerre, aux quatre coins de la Faculté. On répandra, je le sens bien, des soupçons sur la certitude la plus évidente de l'existence de mon *Chinois*, pour noircir le Traducteur, peut-être parce qu'il est François, & qui pis est, parce qu'on le croira Médecin, faux-frere indigne, qui, à force de révéler le *Secret de l'Eglise*, ne peut manquer de ruiner à la fin la *Sacristie*. On dira que je ne suis qu'un Calomniateur, un satyrique plus effrené,

que tous les Anciens & les Modernes, un mauvais Citoyen, d'autant plus dangereux, que j'affecte pour couvrir ma méchanceté & mieux distiller mon fiel, le zèle le moins suspect & le moins hypocrite, &c. Car quelles bornes ont les ressorts de l'amour propre irrité ?

Mais pourquoi le *P. Hardouin* n'est-il pas vivant, pour imposer silence à ces vains discoureurs ; Je suis persuadé que lui-même, qui a osé douter de la réalité des œuvres de *St. Augustin*, & de plusieurs autres Peres de l'Eglise, lui qui a si bien commenté *Plin*, sans l'entendre, & qui a cru que cet Auteur étoit fort ancien, parce qu'il l'avoit honoré d'un Commentaire, où je suis convaincu que ce sc̄avant Jesuite, si peu crédule cependant, eût avoué avec sa bonne foi ordinaire, qu'on trouve dans *Fum-Ho-Ham* des traces de l'Antiquité la plus reculée.

Mais pourquoi évoquer les ombres & faire sortir les morts de leurs tombeaux ? Nous avons des Auteurs vivans, gens d'esprit, quoique d'esprit incertain, qui sans sortir de leur Cabinet, & sans avoir été plus instruit que *Montfour*, sont plus au fait de l'Histoire de la *Chine*, que le *P. du Halde*, le *P. Pavernin*, & tant d'autres Jesuites qui ont été cinquante

AVANT-PROPOS. xxiij

ans dans le Palais de l'Empereur. Je parle d'un Litterateur célèbre, devant qui j'aime à voir muet, ce grand Bavard *Chrysologue*. C'est *Ratfre*. Je le prie de lire attentivement cet Ouvrage, & je n'en veux appeller qu'à sa décision. Je suis sûr qu'il comptera certainement beaucoup plus sur un Ecrivain, de la Trempe & d'un Caractère aussi fortement marqué, que *F.*, que sur toutes les frivoles Relations de nos commerçans Missionnaires. Un aussi fin connoisseur en style, devinera sans peine l'ancienneté de celui-ci, malgré le déguisement d'une traduction. L'homme dont je parle, est un des plus respectables personnages de la République des Lettres; nouveau *Pasquier*, il a fait pendant vingt ans les plus utiles & curieuses recherches sur l'origine des Bordels (1).

(1) Ce mot & plusieurs autres qu'on a pris la liberté d'employer, pourront blesser la plupart des Lecteurs, ou plutôt leurs préjugés. On ne respecte point des délicatesses aussi puériles dans les autres langues. Le Latin dit *Prostibulum*, *scortum*, *coïre*, *mucus*, *faces albina*, &c. Autrefois on n'eut pas osé traiter en François des Parties de la génération, de la manière dont se fait l'enfant; le mot de *Verole* que nos Dames prononcent aujourd'hui sans scrupule, étoit indécent & odieux. On écrivoit en Latin, on parloit

xxiv. AVANT-PROPOS.

Enfin si l'on imagine que c'est sous le nom fabuleux de *F.* que j'ai voulu insinuer la politique de *Machiavel*, que ceux qui l'ignorent apprennent qu'elle se réduit à trente petites propositions, qui ne démasquent pas plus l'artifice & les ruses des Médecins Charlatans habiles, que les plaisanteries & les consultations, qu'un Médecin de peu d'esprit & de goût fournissoit à *Moliere*.

Il n'y a qu'à comparer *F.* avec *M.*; la Charlatenerie de celui-ci est si grossiere, qu'il n'y a pas de sage-femme qui ne la faisisse facilement, tandis que celui-là est admirable par l'étendue, la finesse, la profondeur des vûës, & l'universalité de ses connoissances, tant Physiques, que Morales.

Je prétends encore moins devoir être accusé, d'avoir fait avec acharnement la plus affreuse des Satyres, pour nuire à un Corps respectable, & que je respecte peut-être plus que personne. Je me croirois digne du plus grand mépris, si je

par longues Periphrases; mais aujourd'hui le voile d'une prétendue pudeur est levé. *Astruc* même qui dit, qu'il a écrit en Latin, par décence de *Morb. Vener.* a fait traduire, quoique maussadement, son livre, par vanité.

n'étois

n'étois pénétré d'admiration & de reconnaissance pour les Ecrits utiles & lumineux, qui sont sortis il y a long-tems de quelques plumes célèbres parmi les Médecins de Paris. En un mot, comme je l'ai déjà dit, je regarde la Médecine, comme la plus belle & la plus utile des Sciences, j'honore les vrais Médecins, & je pense qu'on ne scauroit trop payer, soutenir, & encourager leurs talens.

Mais en respectant les talens & les mœurs, le bien public m'a donné la force d'attaquer les défauts de l'esprit, uniquement encore parce qu'ils influent sur la perte d'une infinité de Citoyens, & que c'étoit peut-être le seul moyen de les corriger. Au reste nulle calomnie dans tout ce que je donne, soit de *F.* soit de moi-même; & sans le caractère de vérité & de candeur, que semblent par-tout respirer les Ecrits du Docteur *Chinois*, il ne m'auroit jamais compté au nombre de ses Apôtres.

Mais, croira-t-on encore objecter, la médifance, selon *F.* même, est l'élément de son esprit, ou l'aliment de son Ouvrage. Soit; mais si la vérité seule y regne, si la médifance n'est qu'un masque odieux, qu'on a voulu donner aux vérités qu'on avoit lieu de craindre,

si le plus grand intérêt des hommes, à qui tout respect humain doit céder, fait tomber ce masque imposteur, si enfin un Médecin même est tenu par principe de Religion, d'exposer, d'afficher le brigandage de ses propres Confreres, comme l'a pensé & exécuté (sans succès) le pieux & zélé *Mr. Hecquet*, alors, je vous le demande, à vous qui me desapprouvez, de quelle force seront toutes vos raisons, & les argumens dont on voudroit sans doute pouvoir se servir, pour solliciter la suppression de l'Ouvrage le plus utile qui ait paru depuis la découverte de l'Imprimerie.

Laissons donc aboyer les Médecins. On n'a rien à craindre, ni à se reprocher, quand on a pour soi la justice, la vérité, & l'amour de l'ordre. Je défie la Faculté en corps de me convaincre d'avoir avancé aucune fausseté, ou calomnie. Pour prouver contre elle-même tout ce que j'ai dit depuis la première, jusqu'à la dernière scène de cette *Tragi-Comédie*, je n'en veux appeller qu'au témoignage intérieur de la conscience des personnes, quelles qu'elles soient, qui connoissent les Hommes dont je parle, (pour les pénétrer, il n'y a qu'à les suivre au lit de leurs victimes) &, ce qui est encore plus

généreux, je prends pour juge la conscience même des Médecins, s'ils en ont autant qu'on leur en a supposée dans cet Ouvrage.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une dernière réflexion, qui finira cette longue Préface. Madame la Marquise *** disoit à Mr. *** qui venoit de publier un Ouvrage hardi sur une matière des plus délicates; » M. je trouve votre Livre » fort bon, mais il vous fera grand tort. « Cette Dame ne songeoit pas qu'elle parloit à un Auteur.

Je sens que mes amis pourront me faire aussi justement les mêmes reproches; mais j'avertis que je n'y serai sensible, qu'autant qu'ils seront accompagnés de la même circonstance, si je l'ai méritée.

Ce qu'il y a de certain, & ce que je puis protester avec candeur, c'est que le zèle seul de F. m'en a inspiré pour le bien public. N'ayant pas l'honneur d'être Médecin, est-il surprenant que je plaide pour la vie des hommes, & que j'aie pour elle un respect, devant qui toute autre considération s'évanouit. Une cause de cette importance demanderoit la force d'Hercule, & j'ai peut-être la foiblesse de *Terfite*. Mais si les parties du grand Avocat m'ont manqué, du moins

ne me refusera-t-on pas celles du bon Citoyen.

O vous, qui pouvez devenir malades, considérez que ne pouvant prévenir les misères attachées à l'humanité, j'ai fait tous mes efforts pour vous garantir des Médecins. Si donc ces ennemis de notre Société m'attaquent en corps d'armée, que peut faire un Maître ès Arts, seul contre tant de Docteurs furieux ? Vous qui voyez le courage d'Aigle qu'il m'a fallu opposer (contre ma propre fortune) à des abus & à des préjugés presque aussi anciens que le monde, prenez un peu, cher Lecteur, les intérêts d'un homme qui s'est volontairement sacrifié pour défendre les vôtres.

Vous, jeunes Etudians, que j'ai voulu instruire & former, il y auroit trop d'ingratitude à m'abandonner à la colère de la Faculté : Et vous enfin Médecins (1) dont j'ai dévoilé l'ignorance, la Charlatanerie, & le Brigandage, peu connu de ceux-mêmes qui l'ont voulu faire connoître, que votre amour propre irrité

(1) Est-il nécessaire de répéter, que c'est toujours des mauvais Médecins, que je parle, & que je suis pénétré de respect pour l'Art & pour les Hommes qui y excellent ?

AVANT-PROPOS, xxix
ne vous empêche pas de rendre justice à
qui vous la rend. Croyez que ma langue
ne s'est dévouée que pour la vérité, que
je ne parle de vous, que comme l'His-
toire, & qu'enfin (je vous le jure) pour
dire du bien de vous, je n'attends que
l'occasion de vous en voir faire.

Fin de l'Avant-Propos





DISCOURS
DE
FUM-HO-HAM,
A L'EMPEREUR
KEIN-LONG.



SIRE,

A Votre Naissance, Vous fûtes annoncé à vos Sujets, comme un *Bienfait du Ciel*, ils ont tremblé pour les jours de Votre Majesté, dans son Enfance; mais dans un âge plus mûr, dès qu'on Vous a connu, on Vous a nommé l'Amour du peuple, *Kein-long* le *Bien-aimé*, dans un tems, où Vous alliez disparoître à nos yeux, tems où la Critique s'arme contre les Rois mêmes & les Empereurs.

Durant leur vie, ces Potentats exercent un pouvoir despotique, mais après leur mort, ils sont soumis à leur tour au Tribunal de leurs Sujets, qui ne disent du bien, que des Princes, qui en ont fait.

Eh ! Comment, SIRE, refuseroit-on ces hommages à V. M. ? Vous avez reçu du *Tien* (1) un cœur, tel qu'il ne le donne pas à la plupart des Grands de la terre, un cœur plein de tendresse pour vos Enfans, & de bonté pour vos Sujets, un cœur plein d'humanité & de douceur, sensible aux charmes de l'amitié & capable d'aimer. Il a éclairé votre esprit des plus pures lumières. Les intrigues sourdes de la Cour ne sont, à vos yeux, que des jeux de la vanité & de la foiblesse, dont vous connoissez tous les détours ambitieux, & dont vous riez secrètement, comme des misères humaines.

Envain le plus artificieux manège s'efforce-t-il de vous masquer les hommes, vous voyez leur cœur sur leur visage, vous pénétrez dans leurs yeux le fond de leur ame, tandis que votre prudence & votre discrétion vous rendent vous-

(1) Le Dieu des Chinois.

xxxij *Discours de Fum-Ho-Ham,*
même impénétrable aux regards les plus
perçans. Aussi insensible aux faux bril-
lans de l'esprit, qu'à la flatterie & à l'a-
dulation, la raison seule vous frappe,
comme la vérité règle & éclaire tous vos
jugemens.

Depuis la mort lente de ce *Mendarin*
prudent, mais trop pacifique, avec quel-
le admiration ne vous voit-on pas tenir
les Rênes de votre Empire ! Vos peuples
applaudissant au choix que vous avez fait
de vous-même, pour premier Ministre,
se trouvent d'autant plus heureux, que
c'est par vous seul qu'ils pouvoient le de-
venir. Ils s'habituent si facilement à n'en
point voir d'autres, que, si le choix leur
eut été permis, *Kein-long* en eût été l'uni-
que objet. Ils voyent avec plaisir que le
zèle & l'ardeur de Votre Majesté a dé-
concerté pour jamais la folle ambition
de ces foibles génies & de ces cœurs cor-
rompus, qui briguoient une place émi-
nente, plutôt pour leur propre bonheur,
que pour celui des Citoyens, une place
presque au-dessus des forces de l'humani-
té, une place où le vice a été tant de
fois, je ne dis pas impuni, mais cou-
ronné, une place enfin, où l'on ne de-
vrait faire monter que la sagesse & la
vertu, & dont par conséquent est indi-

gne, quiconque remuë un parti, pour s'y élever. L'exemple du passé les faisoit trembler pour l'avenir.

Un Empereur tel que vous, SIRE, qui aime ses Sujets, autant qu'il en est adoré, doit les gouverner lui-même, il n'a qu'à vouloir, & ils sont heureux. Qui a moins besoin de secours étrangers? Qui peut mieux tout voir, tout soutenir, tout conduire par lui-même, qu'un Prince de la plus haute Sagesse, pour qui Minerve & tous les Dieux semblent avoir épuisé leurs bienfaits?

Une face aussi digne de l'Empire, *facies Imperio digna*, comme parloient nos Anciens, inspire nécessairement l'estime & le respect à ceux mêmes qui sont faits, non pour ramper dans les Cours des Rois, mais pour juger les Rois & les Empereurs. Je parle de ces hommes sévères, que la pompe & la grandeur ne peut ébloüir, de ces organes hardis de la vérité, qui devroient être les seuls Courtisans des Princes, ces Philosophes, qui ne donnent d'Eloges aux Souverains, qu'autant qu'ils les trouvent dignes de l'être. Vous n'avez rien à redouter de leur sévérité; vos discours ont gravé dans ces cœurs (dont le seul hommage doit flatter les grands), la vénération

xxxiv *Discours de Fum-Ho-Ham* ;

que votre Personne inspire : & pour cette fois enfin ce n'est point la flatterie , qui a trouvé l'homme , qu'on cherche depuis si long-tems.

L'élégance , la netteté , la précision , la profondeur font connoître la solidité de votre génie , dans vos conversations les plus indifférentes. Roi quand il faut être Roi , quel plaisir de quitter quelquefois le Sceptre & le Diadème , pour mieux sentir le prix de l'humanité ! Vous déposez en secret le faste incommode de la Royauté , pour être homme , pour vivre familièrement avec ces Seigneurs aimables & valeureux , à qui Mars & l'Amour accordent tour à tour , à votre exemple , leur confiance & leurs faveurs. Ils trouvent dans leur Prince un particulier aimable , plein d'attentions & d'égards , un Maître rempli de douceur , qui , en se communiquant , ne perd jamais rien de sa dignité : Quelques-uns y trouvent un ami aussi sincère , aussi vrai , que puissant , & dont la Cour est l'azile des malheureux qui ont de la vertu.

A cette douceur si séduisante , & à laquelle on rend d'autant plus , qu'elle semble ne rien exiger , vous joignez , SIRE , de l'aveu de vos propres ennemis , une valeur & un courage , que la fierté , la

dûreté, & quelquefois même la férocité accompagnent dans la plupart des hommes, & que règle chez vous l'humanité. Un caractère aussi compatissant que le vôtre, gémit plus sur les calamités que traîne après soi le char des plus brillantes victoires, que vos propres triomphes ne vous enorgueillissent.

Quand les Tartares, liés avec les Japonois, ont menacé les Frontières de votre Empire, on vous a vû, à la tête de vos Armées, donner l'exemple à vos Généraux, & à votre Fils *Hoam-ty*, pour qu'il le donnât lui-même à toutes vos troupes. Intrépide dans les hazards, aussi peu ému que dans une paix profonde, on vous a vû braver le fer & le feu, inspirer à vos soldats une ardeur, que votre présence & votre fermeté seule ont soutenuë, & enfin, semblable à ce Dieu, dont parle Homère, qui par ses seuls regards pouvoit décider du sort des Combats, on vous a vû ramener la victoire dans des Baraillons, qui furent d'abord ébranlés, malgré l'admirable disposition de ce fier *Chou-chu-la*, qui, (sans l'art magique de ce grand *Négro-mancien*, que Votre Majesté fit voler à son secours, de l'extrémité des Indes, & à qui nous devons la conservation du

xxxvj *Discours de Fum-Ho-Ham ;*

plus grand de vos Généraux ,) n'auroit
eû qu'une vie (1) trop peu proportion-
née aux services qu'il peut rendre à vos
Etats.

(1) *Chou-chu-la* est peut-être le plus grand
Général , qui ait jamais paru à la Chine ; il doit
tous ses brillans succès à ce qu'il appelle ses *Ré-
veries* , c'est-à-dire à d'excellens principes de
guerre , qu'on trouvera un jour dans ses *Mémoi-
res*. Son courage est encore au-dessus de ses
lumières. Il étoit Hydropique , lorsqu'il partit
de *Pekin* , pour faire la dernière Campagne , à
laquelle nous devons la paix. Après la première
Ponction , il prit les Villes les plus fortes de la
Tartarie ; après la seconde , il gagna la terrible
Bataille de *Te-noi-fon* , sous les remparts d'une
Ville qu'il assiégeoit. On demande comment le
plus grand des Guerriers ose se mettre à la tête
d'une Armée , & présider aux plus grands in-
terêts d'un Etat , dans un tems , où l'ame plus
au corps , qu'à elle-même , semble devoir être
sans vigueur : ou comment l'Empereur confie
son Royaume à un Héros expirant. Ces deux
problèmes ne sont pas difficiles à résoudre. Ce
qui lui restoit d'ame , suffisoit au Héros , & à son
Maître , qui en connoissoit le prix , comme on
en va juger par le plus beau trait.

L'Empereur fit venir auprès de la Personne
de son Général , un Médecin qui n'étoit encore
Célèbre que parmi les Scavans , en disant au
malade , je ferai S. . . mon Médecin consultant ;
s'il vous guérit. Le Médecin a sauvé le sauveur
de la Chine , jugez si un tel Empereur a tenu sa
parole.

La victoire, SIRE, n'a pas plus altéré votre ame, que le danger. Plus occupé du malheur des vaincus, que de la gloire dont vous étiez couvert, cet événement qui auroit enflé des cœurs moins grands que le vôtre, n'a fait germer en vous que des sentimens de modération, le partage des vrais Héros. Après des actions qui vous ont placé à côté des plus grands Empereurs, revenu dans le sein de votre Empire, comme dans le sein de votre Famille, vous avez mis la discorde aux fers, & l'olive de la paix, que vous venez de faire éclore, augmente sa rage, en comblant nos desirs.

Vous ramenez les Arts en triomphe avec les plaisirs, les Sciences renaissent par vos bienfaits; vous avez appris du haut du Trône aux autres hommes, à rendre à l'esprit & aux talens le tribut qui leur est dû, & que l'esprit seul est digne de leur rendre. Le génie Chinois vous doit toutes les conquêtes qu'il a faites. Il a porté la lumière dans des Régions ténébreuses, qui sembloient devoir être l'éternel séjour de l'ignorance. Nous connoissons enfin le Monde & la Nature, par ces *Argonautes nouveaux*,

xxxviij *Discours de Fum-Ho-Ham* ;
que votre liberalité rassemble de toutes
parts, & envoie mesurer les parties du
monde les plus opposées.

Après tant de vertus, comment les
vœux que vos peuples font au Ciel pour
Votre Majesté, pourroient-ils être tout-
à-fait désintéressés ! Comment leur bon-
heur ne seroit-il pas inséparablement lié
au vôtre ?

Mais, SIRE, parmi tous ceux qui
bénissent votre Nom, seroit-il permis au
moindre & au plus zélé de vos Sujets,
d'élever la voix jusqu'au Trône de Votre
Majesté ? Vous avez vaincu l'injustice
par la force de vos Armes, vous avez
forcé au silence l'intrigue, la calomnie,
& l'esprit de parti, qu'animoit le fanatisme,
monstre, qui s'est fait voir dans
tous les tems plus à craindre pour les
Rois mêmes, que la liberté de penser
des Philosophes de tous les siècles. Un
autre monstre bien différent, & non
moins redoutable, vous reste à dompter,
c'est un hydre dont vous seul pouvez
couper à la fois toutes les têtes renaissantes,
je veux dire le *Brigandage de la Médecine*,
Brigandage qui désole vos
Etats. Ceux à qui vous avez confié la
vie de vos Sujets, sont, pour la plupart,

des Hommes Mercenaires , des ignorans , des Charlatans , sans foi , sans probité ; ils regardent la vie , comme des feuilles d'arbres , ou comme la poussiere emportée par les vents. L'Automne ne voit pas tomber en plus grand nombre ces feuilles desséchées , que vos Sujets ne sont détruits par la hardiesse & la témérité de tous ceux qui osent exercer la plus étendue , la plus utile , & la plus difficile de toutes les professions , sans étude & sans lumiere.

Ce sont , SIRE , ces hommes , prétendus Médecins , fléau plus terrible que toutes les maladies , que j'entreprends de dévoiler dans cet Ouvrage à Votre Majesté , avec les moyens faciles de remédier à de funestes abus , qui en deshonorant le plus beau des Arts , & ceux qui y excellent , dépeuplent & ravagent votre Empire. Je n'en accuse aucun de ceux qui sont vivans , j'ai pris chez les morts les peintures que j'ose offrir aux yeux d'un Prince éclairé. Mais s'il se trouve par hazard quelques Médecins qui leur ressemblent , qu'ils se corrigent , ou indignes des bienfaits de Votre Majesté , ils mériteront d'être chassés de votre Capitale , comme ils le furent autrefois de celle d'Italie.

Al Disc. de F-H-H. à l'Emp. Kein-long.

Vous le sçavez, SIRE, c'est l'amour propre offensé qui a donné le Nom de *Médisance* aux vérités Critiques; mais elles n'en sont pas moins des vérités, & en est-il de plus importantes, que celles qui ont pour objet la conservation des Citoyens? Je ne suis que leur Interprète, l'amour du vrai, l'amour seul de la Patrie m'anime & va parler par ma bouche: Les cœurs dignes d'être vos Sujets, c'est-à-dire, les cœurs droits m'applaudiront sans doute, & l'on connoîtra les cœurs faux & corrompus, à la maniere dont ils se trouveront blessés.





LE CHEMIN
DE LA
FORTUNE
OUVERT
AUX MEDECINS.



CHAPITRE I.

*Tableau Général de la Médecine
& des Médecins.*



Ous voulez donc absolument, mon Fils, prendre le parti de la Médecine. Tous les inconvéniens, tous les écueils que je vous ai fait voir, les désagrémens, les peines, la difficulté de réussir, la facilité de tomber, après les plus brillans succès, enfin tout ce que je vous ai dit & repeté tant de fois, pour vous empêcher de vous embarquer sur une mer

D

orageuse, connue de peu de pilotes, & pour cette raison si fameuse en naufrage, rien ne peut vous détourner d'une profession difficile, à laquelle vous n'êtes peut-être appelé, que par l'appas du gain. La rapidité avec laquelle certains gens font des fortunes considérables, sans rien sçavoir, (si ce n'est duper le public) vous séduit & vous attire, & enfin il est décidé que vous serez Médecin, c'est-à-dire l'Homme du Public & la victime de l'ingratitude & de la jalousie. Ah ! mon Fils, au nom de la plus tendre amitié, souffrez que je fasse encore un dernier effort, plus pour vous-même, que contre vous, en exposant à vos yeux, ou plutôt vous rappelant toutes les peines qu'il vous faudra essuyer & tous les périls que vous allez courir. Après quoi je ne vous retiens plus.

Je vous donnerai, mon Fils, la politique du Médecin par le célèbre M***. traduite avec la plus grande liberté. J'y fonderai la mienne, telle qu'elle est née de mes propres observations, de l'usage du monde, & de la familiarité même, que les Médecins ont daigné m'accorder autrefois avec eux. Vous verrez que ce grand politique n'a pas tout dit, que Moliere n'a saisi que les ridicules gros-

fières des Médecins , & qu'enfin Telemaque n'eut jamais si grand besoin de Mentor dans la dangereuse Isle de Calipso.

Il faut d'abord vous faire connoître en général l'Art & les Artistes , & ensuite tous les chemins infiniment divers , qui pourront vous mener à la fortune.

Regardez-vous , mon Fils , comme un voyageur qui va s'établir dans des pays inconnus ; vous trouverez plus de différence dans l'esprit & les mœurs de tous vos Confreres , que dans les régions les plus éloignées , les unes des autres. Le peuple avec lequel vous allez vivre , les Médecins , se haïssent entr'eux , autant qu'ils nous détestent nous-mêmes ; ce sont des espèces de commerçans , qui vont tous à la source (ou plutôt à la chasse) de l'or & de l'argent , mais qui marchent par des détours différens , qui consultent tous les vents , qui croient tous porter en échange des marchandises précieuses , quelque viles qu'elles soient , & qui , avant que de les mettre en vente , semblables à ces marchandes habiles qui connoissent tout l'avantage des faux jours de leur magasin , apprennent l'art de séduire , ou plutôt de tromper. Ils commencent par lâcher dans le public des

Colporteurs mâles & principalement femelles, qui les vantent, comme ils font entr'eux. Persan loüé Gacon, par la même raison que les autres se déchirent.

Dans ce Négoce, il y a bien d'autres circonstances particulieres. La Médecine est une marchandise dont tout le monde a besoin, dont les hérétiques mêmes en cet art ne se passent point, & que personne ne connoît, de sorte que celui qui la débite, qui sçait la mettre en son jour, celui-là seul en fait le prix. Ainsi le ton hardi, décisif, imposant, la fraude, la présomption, le mystère, la charlatanerie & toutes les iniquités qui la suivent, sont la baze de ce commerce.

Ceux qui vendent de mauvaises marchandises, sont bientôt abandonnés, les faux monnoyeurs sont pendus. Mais la Médecine éprouve un sort tout-à-fait différent. Le clinquant, le similar s'y confond avec l'or véritable : c'est un métal que peu de gens sont en état d'examiner au creuset, & ce qu'il y a de plus faux, pourvû qu'il soit merveilleux en apparence, est toujours ce qui a le plus de charmes pour le Public, parce qu'il ne juge de ce qu'il achète, que par le fripon qui lui vend. Enfin ce n'est pres-

que jamais sur la foi des connoisseurs qu'on choisit le Marchand, c'est sur la foi du Public, qui ne connoît pas plus le Marchand, que la marchandise.

Voilà en général, mon Fils, le négoce, ou l'art que vous allez embrasser, & le caractère de ceux qui le professent. Vous sentez qu'un caractère aussi équivoque, aussi perfide, exige beaucoup de menagement & de souplesse. Vous voyez que la Médecine est cent fois plus difficile qu'Hippocrate ne l'a dit, & que les honnêtes Médecins de son tems ne le lui auront peut-être fait croire.

Ces difficultés vous déconcerteront & vous effrayeront sans doute. Pour peu qu'on ait de délicatesse & de sentimens d'honneur, le moyen de passer impunément sur tant d'épines ! Mais cependant comme vous me paroissez si obstiné dans votre dessein, que c'est une vocation décidée, je ne veux pas tout-à-fait vous décourager. Aucontraire je veux vous prouver qu'il est facile de réussir dans cette carrière, quelqu'immense & périlleuse qu'elle soit, & que la rose de la Médecine, qui est l'argent, peut se cueillir, sans que les mains les plus délicates en soient blessées, pourvû qu'elles soient adroites. Je n'ai pour cela qu'à vous pro-

poser l'exemple d'un grand nombre de Médecins qui se sont élevés sans talens. Permettez-moi de vous en tracer le portrait, pour vous faire voir que tous les défauts & tous les vices seront autant de degrés qui vous feront monter au premier rang, si vous êtes heureux.



CHAPITRE II.

Portrait de BACOUILL.

Ultimi primi.

B *Acouill* a le corps fait en Z, il ressemble à ce vilain Empereur Romain, qui selon Suetone, *referabat faciem cacannis*. Il est tout barboüillé de morné, de pîruite & de tabac, ce qui rend sa figure de singe encore plus dégoutante & mauffade. Représentez-vous la tête comme un pot de terre creux, sur le haut duquel est plantée de travers une vaste perruque *in F.º* que *Bacouill* porte fort reculée en arriere, même devant les Dames qui ont tout le tems de considérer la beauté de son crâne. Ce grave personnage ne rit pas plus qu'un animal, il daigne seulement quelquefois sourire, mais d'un sou-

ris aussi perfide, que niais & sardonien ; qui laisse plus qu'entrevoir deux rateliers pourris de dents mal propres & cariées, qui heureusement manquent par devant. Il est si sot qu'il ne se croit pas même un Ignorant. Pour en juger, il ne faut qu'un coup d'œil sur sa physionomie ; avec ces traits-là la nature n'a jamais donné aucune sorte d'esprit. Bacouill ne sçait rien, il ignore très-parfaitement le Latin, & encore plus parfaitement la Médecine. C'est pourquoi les Facultés les plus *Borgnes*, comme celles de Rheims, de Caën, de Bourges, de Douai, de Pont-Amousson, &c. n'ont point été assez complaisantes pour lui donner un bonnet, que tant d'autres achètent pour deux Louis & quelques phrases de mauvais Latin. Bacouill n'est que Bachelier de Cahors. Ses Lettres, à force de crédit, sont venues par la poste; il étoit à Versailles le jour qu'il auroit dû être à Cahors, par la date de son parchemin. C'est ce qui a été très-bien prouvé par les diligentes recherches de *Jonquille*. Où ce prétendu Médecin a-t'il donc pris ses grades ? Au jeu. Il a joué d'abord avec les servantes & les laquais, ensuite avec des gens plus distingués, c'est-à-dire, avec les femmes & valets de chambre, & enfin avec les Maîtres, les Seigneurs, & les pre-

mieres Dames de la Cour. Un Ministre qui se connoît trop en mérite, pour lui en trouver d'aucune espece, dit que ce demi Docteur ne traite jamais que ceux avec lesquels il jouë. Bacouill cependant, l'heureux Bacouill a été par-là porté de main en main, comme un jeu de cartes, jusqu'au 2.^e rang; & si le plus grand malheur qui puisse menacer la France, arrivoit, on liroit un jour dans les Fastes de la Médecine Françoisé, qu'un homme sans figure, sans vigueur, sans talens qui puissent le faire aimer des femmes, sans esprit, sans aucune sorte d'éducation, en un mot sans autre science que celle du jeu, est parvenu à une place, qui, grace aux intrigues de Cour, ne prouve rien pour le mérite, mais pour laquelle il n'est jamais d'assez excellent Médecin. Un Bacouill seroit devenu l'*Archiater* des François. *Domine salvum fac Regem.* Mais en faisant des vœux pour le pere, qui ne trembleroit pour le fils, si un tel Médecin pouvoit avoir la confiance d'un Prince aussi éclairé, un Médecin qui tremble plus que *Jonquille* même, à la moindre nouvelle de la marche des ennemis, dont la tête tourna de frayeur à la premiere décharge de la Mousqueterie de la Bataille de Fontenoi, qui trouvant un petit cheval

cheval sans selle, le monte à poil, & s'enfuit au grand galop, si troublé, qu'il pensa se jeter dans l'Escaut, & sema l'allarme dans tout le quartier du Roi, qu'il comptoit vite abandonner, pour se rendre à Lille. Un tel poltron, même avec du sçavoir, seroit dans le besoin d'un grand secours à son Prince!

Envisageons Bacouill, comme Praticien. On ne peut aimer ce qu'on ne connoît pas, c'est pourquoi notre Docteur dit qu'il n'aime pas les remedes, qu'ils vont d'un côté, & la nature de l'autre, qu'ils ne se rencontrent jamais, que d'ailleurs avant que d'arriver au lieu de leur destination, ils ont perdu leur premiere vertu, semblables à ces vents qui après avoir traversé la Méditerranée, ont changé leur secheresse en humidité. Voilà les raisons solides pour lesquelles Bacouill n'ordonne presque jamais rien; esclave d'une ignorance invincible, il croit l'être de la nature, & quoiqu'il n'ait rien dit, en affirmant que les remedes ruinent le tempérament, il a persuadé ceux qui l'écoutent: car il veut être écouté, même lorsqu'il parle Médecine; & à ce sujet vous allez voir qu'un jour sa vanité lui coûta cher. Vous dormez, disoit-il au ronfleur ambulans de la Faculté, dans une consul-

tation chez M.^e la Duchesse de V. Non, Mr., reprit *Philantrope*, j'ai trop de respect pour Madame la Duchesse, & trop d'envie de soulager ses maux ; mais c'est vous qui avez dormi dans tout ce que vous avez fait, & qui dormez encore dans tout ce que vous dites. Quelle foudroyante réponse !

Mais voici une bien plus forte attaque. Bacouill n'aime pas plus les Médecins, que les remèdes. Il seroit à souhaiter, disoit-il en bonne compagnie, avec son ton de capucin, & son petit air plat, doucement décisif, qu'il n'y eût point de Médecins dans le monde, la plupart ne savent rien, & le sçavoir des autres pourroit être mis dans une page. Il en jugeoit par le sien propre. Un Philosophe sévère qui ne pardonne rien & dit avec force les plus dures vérités, releva vivement la proposition du petit Hérétique. Permettez-moi, dit-il, Mr., de vous faire connoître les conséquences de ce que vous venez d'avancer. Cela ne peut partir que d'un fond d'orgueil trop choquant. Car, ou vous êtes un homme extraordinaire, ou vous êtes un des Médecins que vous méprisez. Or que vous soyez un homme rare, un de ces génies qui semblent avoir épuisé tous les bienfaits de la Nature, c'est ce que vos

conversations ordinaires, l'instinct que vous montrez, & l'aveu même de l'ignorance des gens qui vraisemblablement ont autant de mérite que vous, & peut-être davantage, ne permettront jamais aux connoisseurs de penser. Vous partagez donc le mépris dont vous honorez vos Confreres. Je dis plus, ajouta l'Argumentateur, ou vous avez de la conscience & de la religion, ou vous n'en avez pas. Si vous n'avez ni conscience, ni religion, il faut vous chasser de la Société, comme un homme indigne de la confiance de qui que ce soit, dans aucun genre. Et si vous en avez, vous ne devez point, pensant, comme vous faites de la Médecine & des Médecins, abuser de la crédulité du Public, aisément dupe d'un homme en place; si vous êtes honnête homme, vous devez cesser de tromper, & même detromper tous ceux qui vous enverront chercher: vous êtes même obligé en conscience de remercier la Cour (que peut-être vous ne ferez que prévenir) & abdiquer une place que vous n'êtes pas en état de remplir. Par conséquent, si loin de vous retirer, vous mettez tout en œuvre pour que la protection, ou plutôt la plus aveugle prévention vous y soutienne, vous êtes un misérable qui n'avez pas

le moindre sentiment de Religion, d'honneur, ni d'humanité, & tant que je vous verrai dans le rang que vous occupez, je vous regarderai avec raison, comme le plus malhonnête & le plus méprisable des hommes. Ce Philosophe connoissoit à fond quelle doit être la Religion du Médecin, matiere que nous exposerons dans la dernière partie de cet Ouvrage.

Ce second point de la Politique de Bacouill, comme vous voyez, n'a pas tant réussi que le premier. C'est qu'il vaut mieux dire du mal des remedes, que beaucoup de malades haïssent, que des Gens, à qui on connoît du mérite & des talens. En n'ordonnant rien, ou seulement quelques bagatelles, un lavement d'eau de riviere, un amandé, une prise de Thériaque, ou de petit lait, on flatte les personnes dont on adopte les préjugés, mais en calomniant un Corps respectable, on démasque sa propre ignorance, & il y a trop à perdre à ces comparaisons.

La Gazette est la dernière baze de la politique de Bacouill, il lit exactement toutes sortes de nouvelles pour les débiter ensuite. N'ayant ni lettres, ni latinité, de quel autre côté eût-il pu se tourner? Il décide sur les événemens de la guerre & de la paix, mais il s'épargne toujours la

peine de répondre à toutes les difficultés, en disant seulement *non*, avec son ton ordinaire. Ce mérite a des charmes aux yeux des Nouvellistes. Que voudriez-vous qu'ils fissent d'un Médecin qui ne sçavoit pas que Bruxelles sera pris dans peu de jours ? M. *** a donc raison d'avoir fait sentir combien la politique est nécessaire au Médecin. Que peut sçavoir un homme qui ne lit pas même la Gazette ? Mais s'il ose la mépriser, le moyen de se fier à un esprit petit-maître, qui dédaigne ce qu'il y a de plus solide, & ce qui fait la science de tous les Honnêtes gens ! Je ne sçai si celle de Bacouill lui a procuré beaucoup de pratique, mais je sçai que dans le Palais de son Prince ce grand politique est peu respecté. Il prenoit tous les jours un fauteüil dans le Caveau, selon le rapport de Mr. B... on fut blessé de cette affectation, & pour l'en punir, voici le tour de Page qu'on lui joüa. A la place du fauteüil, on mit une chaise percée avec un baquet plein d'eau par dessous, on couvrit adroitement le trou d'un tapis, qui n'empêcha pas le vilain C. de Bacouill de tomber dans l'eau, devant bonne compagnie, qui en rit encore de souvenir.

Les grands hommes ne sont pas seuls singuliers. Bacouill qui est des plus petits,

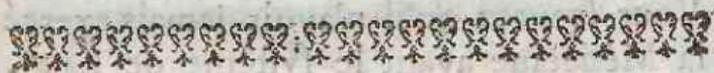
oublie quelquefois son système de ne rien faire aux malades, il tombe même dans un si grand excès contraire, qu'il prescrit de faire des saignées de demie en demie heure, jusqu'à ce qu'il revienne. Mais le moyen de se souvenir, en joüant gros jeu au piquet, de ce qu'on a promis! & est-il étonnant qu'un Médecin de tapis verd, dont la partie dure plus long-tems qu'il ne croyoit, & moins qu'il ne voudroit, trouve son malade mort, épuisé par l'exécution de l'ordonnance!

Voulez-vous que je vous dévoile toute son impudence. Il a fait faire par un *Medicastre* & par le Cousin d'un Caffetier, un libelle sur la maladie de Metz. C'est-là qu'il ose affirmer qu'on a pensé tuer le * * * Medicastre expose le traitement des Médecins, comme s'il y avoit présidé, tandis qu'il ne fut appelé qu'à l'extrémité, & ne fut d'aucun secours qu'à lui-même, dans cette fatale conjoncture, & il fait dire à Bacouill, qui arriva encore plus tard que Medicastre, que la fièvre maligne de Metz étoit factice, c'est-à-dire l'ouvrage des Médecins.

Je ne suis pas surpris qu'on donne de l'esprit à Bacouill; il en donne lui-même & veut apprétier le mérite. Il dit que *Qualisnasmus* (ce génie qui d'un regard

peut l'écraser) est bon sur le papier & ne vaut rien sur le cuir. Il est naturel à l'amour propre de chercher à se vanger du mépris. Quel insecte ne pique pas, quand on l'irrite ?

Je viens de peindre un guérisseur que tous les habiles gens qu'il méprise, regardent comme l'excrément de la Médecine. J'en demande pardon au Lecteur, ce portrait est par trop dégoûtant, mais il est d'après nature. Vous sentez que je n'ai garde de confondre un Bacouill avec aucun de ses Confreres, quoique j'emploie le même pinceau à peindre les défauts, les ridicules & les vices de tous. Qu'il n'ait donc pas la vanité de chercher quelque motif de consolation dans les comparaisons que son amour propre pourroit faire, ni enfin de se confondre avec aucun des Médecins dont je vais parler.



CHAPITRE. III.

Portrait de JONQUILLE.

Vous nommerai-je cette jaunisse brune tristement ambulante, cet ennuyeux Hippocondriaque, qui ressent toujours tous les maux dont les autres se

vont plaindre à lui, qui fait bailler la santé & endort ses malades sans opium ? C'est le Médecin *Jonquille*. *Stahl* suppléoit à l'opium par sa poudre tempérante, ou plutôt il croyoit dans sa prévention chymique y suppléer. *Jonquille*, l'heureux *Jonquille*, qui s'amuse en m'ennuyant, n'a besoin ni de l'un, ni de l'autre, il n'a qu'à conter quelques capucinaides, il conte aussi bien que le Grand-pere d'*Amanzai*; de plus la scene de toutes ces histoires est toujours à Montpellier, où l'on croit être, où l'on voit tout ce qui se passe, par la force de l'imagination du conteur de *Jonquille*.

Il arriva de cette Ville en 1736. plein de lui-même & sous une fausse apparence de douceur & de modestie, ne manquant jamais la fréquente occasion de se rendre justice, & de vanter partout son succès. Vous sçavez qu'il n'avoit jamais exercé la Médecine avant le système de *Law*, parce qu'il ne l'aimoit pas, & que nouveau *Crispin*, son Pere l'avoit fait Médecin, malgré lui, de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'il fût entierement ignoré avant 21. il fut même long-tems souverainement méprisé de ses Confreres, mais bientôt ils furent la dupe du mépris dont ils prétendoient l'accu-

bler. Ce mépris même & les ressources dont il avoit besoin, & que la fortune lui fit envisager dans la pratique, lui servirent d'aiguillon. Il perça, & fut bientôt introduit partout à Montpellier, & si on l'en croit, il y fit toute la Médecine. répara en peu de tems les pertes immenses qu'il avoit faites au jeu dans sa jeunesse. Mais pour ne pas blesser la jalousie de ses Confreres, surpris de la soudaineté de son mérite & de sa vogue, & en même-tems pour se donner l'air d'un homme à bonne fortune, il faisoit la nuit ses visites, & fumoit & buvoit tout le jour. Quelle fatalité a pû faire échouer un politique aussi raffiné ? Les Médecins, suivant leur pieux usage d'abaisser toujours ceux d'entr'eux qui s'élevent, alloient répandant de maisons en maisons, que le Docteur Jonquille ne devoit sa réputation (& ils avoient l'indignité de le prouver) qu'à trois ou quatre Banquiers Huguenots qui lui attiroient une infinité de Consultations de l'Etranger. Mais à quoi sert la basse jalousie, si ce n'est à deshonorer les mauvais cœurs qu'elle a corrompus ? Tout ce que les Médecins de Montpellier ont tenté contre le fortuné Jonquille, a servi à son avancement, loin de lui nuire. Il fut d'assez bonne heure appelé à la Cour,

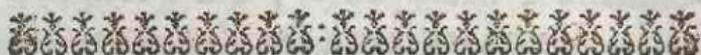
le séjour du vrai mérite, & véritablement un Prince de l'arr, tel que *Jonquille*, n'étoit pas fait pour croupir dans une Province. On eut soin, avant de le mander, de le décorer du titre de Professeur en Médecine, qui étoit dû à *Fizes* & à *Rufus*. Un pareil titre est le Cordon de St. Michel, un sot à talens en a les épaules traversées, un arracheur de dents le sollicite; le moyen par conséquent de refuser à un grand Personnage les mêmes honneurs, & qu'un Médecin du premier ordre vînt à Versailles aussi nud que l'amour, & peut-être aussi *croûté* que dans l'oraison de *Mr. S. Julien*. *Jonquille* arrive donc à la Cour, avec l'illustration convenable. A son arrivée, Mr. le Duc de G.*** l'homme du monde qui a le plus aimé son Maître, tombe malade d'un abcès au poulmon, que le malheureux *Jonquille* prit pour un abcès au foye. Mais quel est le Médecin qui ne se trompe point? Le grand Hippocrate prit une suture du crâne pour une fracture & ordonna le trépan.

Rien ne prouve mieux l'injustice des grands qui veulent qu'on devine, tandis que le Public ne voit rien & pardonne tout, que le tort considérable que cette légère aventure a fait à *Jonquille*; à l'ar-

mée, sans livres, sans malades, il ne sçait où traîner son pauvre corps: à charge à lui-même, comment ne le seroit-il pas à ses bons amis de Cour? Est-il plus employé à Versailles? Hélas! Non. Il a beau se vanter, cela ne prend point.

Consolez-vous, mon cher *Jonquille*, tel brille à Montpellier, qui s'éclipse à Paris. Jetez les yeux sur *Lebargus*, le plus respectable des Médecins par la probité, la douceur, & cette bonté d'âme tranquille que rien n'atteint, que rien n'émeut. Chancelier de l'Université de Montpellier, où il a professé 40. ans la Médecine, où la confiance du Public, due à une belle & grande représentation, & la plus haute considération, fondée sur quelque mérite, marchent, pour ainsi dire, à sa suite, que lui est-il resté de tous ces honneurs à la Cour? Ce qui ordinairement y fait naufrage, la réputation d'honnête homme, que j'aime & estime de tout mon cœur, mais qu'à pareil prix, quelque cas qu'on doive faire de la probité, je ne voudrois pas remplacer. L'honneur est une chimere, je le veux, mais elle tient un grand rang dans le monde, & s'en passer, c'est être trop Philosophe, c'est en tenir un bien petit. Enfin, mon pauvre Docteur, lisez les por-

traits de *Douillet*, de *Rufus*, de *Crysolague*, après cela si vous êtes encore mélancolique & de mauvaise humeur contre l'injustice du sort, ce n'est pas ma faute, prenez-vous-en à l'excès d'un amour propre que vous vous déguisez peut-être à vous-même.



CHAPITRE IV.

Portrait d'EROSIATRE.

Pour faire connoître *Erosiatre*, je n'ai qu'à parler de son aimable Fils. On sçait qu'il a degeneré de son Pere, comme le Papillon dégenere de la Chenille, ou comme un Oranger greffé sur un pommier sauvage. Je sçai de lui des traits du cœur le plus noble & le plus grand, mais pour ne vous donner que l'idée de son esprit, il joint la justesse à l'agrément, & la meilleure philosophie à l'harmonie des plus beaux vers. Le Pere est encore moins obligé de ressembler au Fils, que le Fils au Pere. C'est pourquoi le patelin & doux *Erosiatre* a peu d'esprit, peu d'érudition, & nulles profondes connoissances dans son art. Le moyen, disoit Ju-

lien, qu'il eût été bon Médecin! vous sçavez qu'il est né d'un Hollandois qui vint s'établir à Paris, & fut le plus célèbre empirique qui ait paru le siècle passé sur ce grand Théâtre des Charlatans & des Impositeurs. Ce Médecin Hollandois n'a rien fait imprimer qu'un *Traité des maladies les plus fréquentes*, dont le prudent Erofiatre auroit bien voulu retirer des mains du Public tous les exemplaires, pour en faire le sacrifice au feu; c'est l'ouvrage d'une sage-femme, d'un faiseur de Bandages, ou, pour mieux dire, d'un Marchand d'ypecacuanha. Cette racine du Bresil, fort connue aujourd'hui, & fort employée par la plupart des Médecins dans toutes les dyffenteries, de quelque nature qu'elles soient, étoit inconnue dans le dernier siècle. Un Apotiquaire de Paris la connoissoit seul, seul il possédoit cette merveilleuse racine, dont un Etranger lui avoit vanté la vertu spécifique dans la maladie souvant funeste dont je viens de parler. Il étoit ami du Médecin Hollandois, il lui fit confidence de son secret, dont il ne sçavoit pas faire usage. Il imagina que les épreuves en seroient faites avec plus de jugement par un Docteur, & enfin il lui donna tout ce qu'il avoit, & ensuite il en fit venir de plus grandes

provisions. Le Médecin Hollandois fit maints essais, plusieurs réussirent, non seulement parmi les Bourgeois, mais parmi les gens de qualité : tous furent séduits par la nouveauté d'un bon remede, qui cependant ne devoit pas toujours être administré avec le discernement nécessaire, par un homme borné & ignorant en Médecine; de sorte qu'enfin il ne fut plus permis de mourir de la dyssenterie sans la nouvelle racine : & c'est ainsi que ce fortuné mortel gagna six millions, que sa fille, sœur d'Erosiatre, n'eut pas de peine à dépenser par son goût pour le faste & le plaisir, auquel se prêtoit en tout l'amitié d'un Pere qui en étoit idolâtre. Il faut bien effectivement qu'Erosiatre n'ait hérité que d'un médiocre patrimoine, puisqu'au lieu de s'élever à la Robe, ou à la Finance, il a daigné descendre à une profession qui a peu de relief en France. Vous connoissez ce Courtisan d'Esculape, il n'a pas la tête beaucoup plus grosse qu'une pomme de renette, dont on a pompé l'air, tout le corps est aussi petit & grêlé, & son esprit est proportionnellement *angustié*. Mais l'adresse & le manège suppléent ordinairement à ce qui manque aux Médecins. Mr. Anodin, son Maître & Auteur d'un *Squelette Anatomique* qu'il

lui a dédié, a eû la charité de lui faire les mémoires qui l'ont fait entrer à l'Académie. Ainsi le Maître a été le valet, le *Grosse* du Disciple. C'est dommage que le pauvre Anodin n'ait pas eû assez de génie, pour oser se jeter dans les ténèbres de l'*Oeconomie animale*, Erosiatre n'eût pas été le seul à s'admirer dans son ouvrage, qui ne contient gueres que ce qu'on peut appeler une science de Demoiselle, & qui pour cette raison se laisse à peine appercevoir entre Boerhaave & Quesnay. Nous pensons la même chose des *Observations sur la petite Vérole*, qui auroient pu faire honneur à leur Auteur, si le fameux Anatomiste dont je parle eût été praticien. Au reste il y a trois choses qu'il faut remarquer, ou plutôt admirer dans ce *Traité*, c'est, 1°. l'utilité des divisions & des subdivisions de la petite vérole, & l'attention & l'exactitude de l'Auteur à distinguer jusqu'à la *cohérence*, de la *confluence*, en quoi il a éclipsé & laissé fort loin derrière lui l'excellent Sydenham, 2°. Le danger de couper les boutons du visage; 3°. La nécessité des apôtèmes aigres, des jus d'herbes, des opiates, &c. mais sçachez que dans quelque mal que ce soit, Erosiatre n'oublie jamais de prescrire une opiate à la suite des bouillons médica-

menteux, & quelle opiate ! Elle feroit honneur à Avicennes, à Albucasis & aux plus grands *formulistes* des Arabes. Un malade qui aime les remedes, ou plutôt son Apotiquaire, est bien heureux d'avoir affaire à un Médecin si fécond en *recettes*, persuadé que rien n'est plus analogue à la simple nature que le faste de l'art, & la majesté d'une formule parfaitement peignée & bien étoffée. Quelles ressources en effet trouve-t'on dans ces Médecins aussi économes de médicamens, que de la santé de leurs malades ?

Quelques minces que soient les petits Ecrits d'Erosiatre, il les regarde comme un pere tendre qui n'a que des yeux de complaisance pour ses plus ridicules enfans. Plein d'orgueil, il remercie son mérite extraordinaire, de la haute réputation à laquelle il vola rapidement au sortir des écoles, comme si une vogue si soudaine, si précocce, si peu méritée, ne faisoit pas nécessairement avorter tout jeune Médecin qui a le malheur de séduire trop vite le Public. Oiii, *Erosiatre* a dû s'attendre à n'être jamais qu'un avorton de la Faculté; les connoisseurs l'avoient prédit & voyent aujourd'hui avec douleur leur prédiction trop confirmée.

Vous desirez maintenant sçavoir quel-

le adresse, quelle industrie a pu fasciner les yeux de presque toute la Cour, & comment concilier le bonheur & la fortune avec si peu de talens. Rien de plus facile à expliquer, & si vous aviez plus d'usage du monde, vous imagineriez tout sans peine, & me dispenseriez des détails.

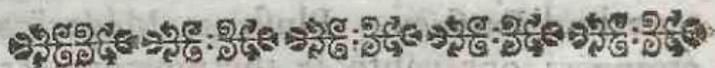
Erosstrate a toujours aimé le faste & la dépense; il a toujours attiré beaucoup de monde chez lui, par ambition, ou pour se faire de puissans amis, qui l'eussent élevé à une place dont l'a banni un prudent Cardinal. Sa politique l'a donc conduit vainement à absorber la plus grande partie du patrimoine de son fils, qui ne sera pas, à beaucoup près, aussi considérable, qu'il devoit l'être. J'ai dit que ce Médecin étoit *Patelin* & doux; il mérite en effet le premier titre plus que l'*Avocat* qui porte ce nom, & sa douceur, est un composé fade de miel & de basses flatteries. Vrai Courtisan d'Antichambre, il auroit des reproches à se faire, s'il avoit manqué de parole aux femmes d'une Duchesse, & s'il passoit une matinée, sans aller prendre avec elles le Caffé à la crème. C'est là qu'il faudroit voir comme il jase, veut amuser, cherche à plaire, & fait adroitement sa petite Cour préliminaire, en attendant

qu'on l'introduise au *petit jour*. Alors discret, comme un Abbé, sur la pointe du pied, il entr'ouvre à peine le rideau, parle bas, & n'éleve une voix attentive, qu'à mesure que les pavors de Morphée s'évaporent. Delà il se transporte ailleurs, & suivant la qualité des femmes qu'il rencontre, ou qu'il visite, ou c'est un petit souris fin, qui a plus d'esprit que lui, ou d'humbles & profondes révérences; tantôt même, on ose baiser la main, à qui on fait un petit compliment, & le baiser paroît n'avoir pas été pris sans quelque plaisir; tantôt, & toujours d'un air tendrement prosterné, ce sont les plus séduisans & les plus gentils petits propos: » Vous ne m'aimez point, Madame, je le vois bien, je ne le sçais que trop, je m'en apperçois depuis longtemps, j'en suis fâché, cela est désespérant. Comment bon Dieu! moi qui vous ai toujours tant aimée, moi qui soutiendrois que vous êtes la plus belle femme de la Cour, s'il y avoit sur cela la moindre contestation, si tous les cœurs ne rendoient pas à vos charmes le même hommage que le mien, &c. « N'est-ce pas là un vrai Médecin de Cour? & pourquoi faut-il qu'un aussi gentil petit bon-homme fasse le malade, & aille

se mettre au lit, lorsqu'il voit qu'une personne de considération est menacée d'un sinistre événement ? Mais telle est sa politique, en ce cas on est réduit à se contenter de son premier garçon, que le Bourgeois appelle ordinairement en sa place, dès le commencement d'une maladie.

Je finis par deux traits de la Charlatanerie d'*Erosiatre*. Plusieurs Médecins étrangers ont vanté le thermomètre & s'en sont servis eux-mêmes dans la pratique, pour mesurer la chaleur des fièvres, ce qui dispenseroit de tâter le pouls, si la commodité du tact n'étoit préférable à l'instrument le plus portatif. *Erosiatre* cependant fait usage du thermoscope mercuriel de Fahrenheit, & il regarde avec une bonne loupe non-seulement les yeux, la langue, & le creux de l'estomac, un cul fistuleux, gangrené, &c. Voilà le premier trait, & voici le second. Appelé avec son gros Cousin *Decem*, il lui fit appliquer postérieurement la main sur l'omoplate d'une jeune Dame qui étoit sujette à d'énormes palpitations de cœur; de son côté, qu'il avoit habilement choisi, il prenoit le teron gauche, qu'il pressoit avec force, en recommandant à l'épais Cousin d'appuyer en même

tems. Pouffez , Cousin , dit-il , y êtes-vous ? Oüi , j'y fuis , je pouffe , répond le Cousin. Eh bien , reprit gravement *Erosiatre* , que dites-vous ? que fentez-vous ? *Dico* , repartit le sot Cousin , dico que je ne fens rien. Il faut avouer qu'il y a des malades bien fimples , & des Médecins qui font de grands originaux.

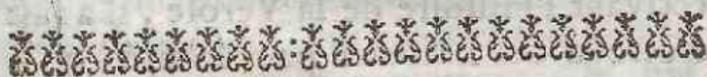


CHAPITRE V.

De la ROSE.

VOUS connoiffez ce Médecin , ou plutôt ce Sçavant ; il a commenté un Roman qui porte fon nom , il travaille à un Gloffaire fur notre ancien langage , il a raffemblé un nombre infini d'Ouvrages qui forment une des plus curieufes Bibliothèques de Paris. Les livres de Médecine en occupent la plus petite partie , c'est la fcience à laquelle il s'est le moins appliqué. Il a toujours été fort curieux des connoiffances tout-à-fait étrangères à fon Art , & principalement des Editions les plus rares & les plus belles. Il fçait le Grec , le Latin , l'Anglois , & mérite d'ailleurs le titre d'Homme Sçavant. Son

ſçavoir lui a ouvert toutes les portes, & ſ'il eût voulu, il eut été auſſi employé que *Philantrope*. Mais il a préféré ſon Cabinet au Public qu'il a dédaigné. Il n'a reſervé ſa Médecine que pour ſes amis, qui plus mal traités vraisemblablement par un Littérateur, que par un Praticien, ont bien de la bonté de croire lui avoir obligation de la préférence. Ce nouveau *Ducange* auroit dû au contraire ne pas abuſer de leur trop grande crédulité. Pourquoi l'amour-propre rend-il l'amitié ſi peu ſcrupuleuſe ?



CHAPITRE VI.

De *CHRYSOLOGUE*.

- » Grammaticus , Rhetor , Geometra , Pictor ;
- » Aleptes ,
- » Augur , Scenobates , Medicus , Magus , omnia
- » novit.

VOici encore un Sçavant, mais ſubalterne. Géomètre, c'eſt-à-dire mauvais Géomètre, Etimologiſte, Antiquaire, Théologien, & Théologien Moliniſte, pour plaire aux Jeſuites dont il eſt Médecin, & à un Cardinal dont il

s'est prudemment fait un appui ; Juris-consulte , Politique , Historien , Naturaliste , Médecin , au fait d'un grand nombre de Langues , il a travaillé sur le langage Celtique , & il paroît au désespoir de ne pas sçavoir le Chinois , aussi bien que *Fourmont*. Il sçait tout jusqu'aux chemins des Romains dans le Languedoc , il a tout étudié , tout appris , excepté son métier , comme disoit Mr. *Chirac*. Mais cet homme , qui est tout & n'est rien , en a imposé par l'universalité d'un sçavoir nécessairement superficiel. En écrivant l'Histoire de la Vérole , il a fait croire à des Lecteurs peu éclairés , qu'il n'ignoroit pas le traitement de cette maladie. Il y a même des gens de Lettres qui ont imprimé que depuis un demi siècle , le génie Anglois n'avoit rien produit en Médecine qui fût comparable au *Traité de Morbis Venereis*. Mais ces Auteurs , à ce que je vois , sont peu versés dans l'Histoire de cet Art. S'ils connoissoient seulement les œuvres de *Freind* , s'ils étoient aussi en état de comparer l'Ecrivain Anglois , au François , qu'ils sont ignorans hors de leur petite Sphere , ils sentiroient qu'il n'y a pas actuellement en France , deux génies capables d'être mis en parallèle avec celui-là , & de

continuer sa belle & instructive Histoire de la Médecine.

Si la tête de *Chryfologue* est remplie d'opinions, comme ses Ouvrages, qui en sont impitoyablement hérissés, les connoisseurs apperçoivent facilement que ses yeux n'ont rien vû, & qu'il n'a pas plus le caractère d'un vrai Praticien, que d'un bon Ecrivain. Ses Ecrits sont en effet si diffus & si méthodiquement ennuyeux, qu'on ne peut les lire qu'à cent reprises, & qu'à force de courage: & quel cas peut-on faire d'un Médecin, qui ayant préféré toute autre étude à celle de la Médecine, n'en parle & n'en peut parler qu'historiquement, & par conjectures, ou par pure spéculation? & quelle spéculation encore que celle d'un fermentateur, toujours imbu de ces frivoles hypothèses, qui n'ont pas permis à ce Professeur de traiter aucune matiere sans les plus grands écarts, ni de saisir les nouveaux principes & la seule maniere de Philosopher du Grand Boerhaave, le reformateur de l'Art.

Chryfologue parle donc des maladies veneriennes & autres, comme des fonctions du cerveau qu'il paroît n'avoir jamais disséqué. Ecoutez, c'est ici un effort de son génie, & une de ces admira-

bles productions bien sûres de passer à la postérité, pour la faire rire. » Le cerveau, » dit-il, est composé de cellules; au milieu de chaque cellule s'éleve une colonne (comme celle qui est dans le re- » fectoire de *Saint Martin Deschamps*, & » qui lui en aura peut-être fourni l'idée) » Les nerfs aboutissent aux parois de ces » cellules, & enfin c'est-là que sont portés les esprits, dont le jet va heurter » contre la colonne & se réfléchit diversement, comme les rayons de lumiere, » qui tombent sur la surface des corps » solides. «

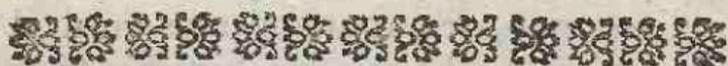
Voilà en peu de mots tout le fond de la Thèse que soutint *Chrysologue*, lorsque la Faculté chanta la palinodie, en faveur des secours qu'il lui porta contre *Saint Côme*, & l'adopta généreusement sur ses vieux jours. Elle écouta cet ingénieux système, geule béante, & oreilles dressées, & dans l'admiration, dont elle étoit pénétrée, elle ne put s'empêcher de s'écrier : *dignus tandem, dignus est intrare in nostro Docto corpore.*

Pour comprendre ce que je viens de dire, il faut sçavoir, qu'après avoir vainement sollicité une place à l'Académie des Sciences, dans laquelle tout Sçavant superficiel ne peut entrer, *Chrysologue* se présenta

présenta à la salubre Faculté, qui l'honora du même refus. Mais tout s'oublie, & les opinions des hommes changent avec leurs intérêts. Un motif qui, dans une Académie bien policée, suffit pour rayer un membre du tableau, la haine de *Chryfologue* contre les Chirurgiens, a depuis peu fait revenir sur son compte les Médecins de Paris; & ceux-là même, qui le détestoient le plus, se sont empressés de lui ouvrir une porte, qui lui avoit été autrefois trop durement fermée, pour que sa vanité ne dédaignât pas d'y refrapper. *Boudin*, ce Chymiste par héritage, ce Facultatiste par goût, me disoit, » voilà le dernier Médecin » que nous recevrons *gratis*, il ne vaut » pas chaque membre en particulier, mais » il les surpasse tous par son érudition, & » tous les siècles ne produisent pas un pareil génie«. Sans lui nous étions perdus, comme il a battu les Chirurgiens à plattes coutures! & les *douze Lettres*, répondis-je en souriant?

Voilà l'Histoire de *Chryfologue*, ce Gaulier de la Littérature, ce sçavant *Bavard* qui écrit & qui dit ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas; ce Dissertateur lourd, encore plus fatigant, qu'infatigable. Quiconque a une seule fois essuyé

sa conversation dans une maison , s'in-
forme du Portier , si ce Pédantesque ty-
ran de la Société n'y seroit pas , avant
que d'y retourner. En effet je ne connois
pas dans tout Paris un seul homme d'es-
prit & de goût , tel que les célèbres
Eriatoul & *Montrou* , qui , lorsqu'on
parle de ce Médecin , ne s'écrie , en le-
vant les épaules , bon Dieu ! l'insuppor-
table homme ! Le premier de ces deux
génies trouve qu'il a été peint par *Rigaud*
dans un Livre dangereux , dont il ne s'est
répandu qu'un petit nombre d'exemplai-
res dans Paris. S'il connoissoit toute la
hardiesse & la présomption que la nature,
ou le climat semble avoir données en pro-
pre aux Médecins de Montpellier , au
premier coup d'œil il devineroit de quelle
Faculté nous vient originairement *Chry-
sologue*. Cet Ecrivain se croit le Régent de
tous ses Confreres , parce qu'il a foüetté
deux cens Charlatans dans ses Ecrits.
Esprit partial , superficiel , comme l'Abbé
des Fontaines , avec beaucoup moins d'a-
grémens & d'adresse , il se croit l'Aristar-
que de la Médecine , & voit Boerhaave
même loin derriere lui. Critique sec ,
grosfier , impoli , il a jugé severement
tous les Auteurs *Aphrodisiaques* ; il étoit
juste qu'à son tour il fut jugé par les
mêmes loix.



CHAPITRE VII

De *LIGNUM*.

IL n'est plus question de *Lignum*, c'est un homme mort, il vit aujourd'hui en Province. Sa tête tournée par la mort de la Princesse de * * * l'a fait retourner à St. Lo, dans le cabaret de son pere. Cette bonne Princesse, à laquelle il donnoit de la santé, tant qu'il pouvoit, en reconnoissance lui donnoit des habits qu'elle n'avoit peut-être pas portés en robe durant six semaines. Il paroissoit tous les jours à la Faculté, avec un velour d'une nouvelle couleur ; il n'y venoit jamais que dans un équipage leste & brillant. Parfumé, comme *Douillet*, fleuri comme un petit-maître, mouche au front, comme un Duc, diamant au doigt, rien ne lui manquoit ; ce *Faquin* portoit même quelquefois des talons rouges. Il avoit toujours quelque jolie boîte pleine de petites friandises, qu'il offroit à ses malades avec toutes les graces imaginables.

Ce Médecin étoit une espèce de bel

esprit ; je ne sçai si ceux qui l'ont vû familièrement , s'en sont apperçus ; mais il est certain qu'il a mis la Chirurgie & la Médecine en vers & en Musique. Voilà les Maîtres qu'il faudroit à ces jeunes Etudians , que les spectacles & les œuvres de *Voltaire*, vrai poison pour un jeune Médecin , éloignent trop d'une profession , dont les avènements sont fort désagréables. Aussi *Hunauld* proposoit-il *Lignum* à ceux , qui parmi ses Disciples , ne pouvoient souffrir que la Médecine fut écrite en prose , & sans esprit.

Cependant ce Docteur Lettré , qui eut mis *Hippocrate* en Madrigaux , s'est abaissé jusqu'à dicter une Chirurgie en prose , ouvrage coufu de pièces rapportées , comme l'habit d'Arlequin , que la Faculté a trop admiré pour ne pas le dicter un jour à nos garçons barbiers. Je ne parle point de l'esprit de *Lignum* , on en peut juger par son goût pour les vers , mais il faudroit lire ses bulletins , pour en sentir tout le mérite. Il écrit & parle comme *la Forest* , ou plutôt on croit entendre la Taupe de *Tan-zai*.

Ce Médecin étoit un esprit de bel



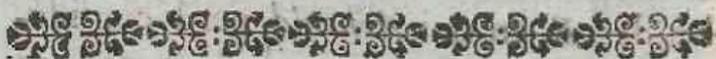
CHAPITRE VIII.

D'ESOPPE.

Vous connoissez la risible figure d'*Esoppe* ; il a fait une espèce de petite fortune , qu'il doit à son esprit , & à autre chose , qui a été fort du goût de deux femmes de condition , qu'il avoit épousées avant le mariage. Elles étoient belles , & lui fort laid ; cet heureux contraste est cause qu'il s'est joié lui-même dans son *triomphe de l'esprit sur la beauté* , comme *Destouches* dans le *Philosophe marié*. Faire des Comédies ! Quelle vocation plus heureuse pour la Médecine ! Il a aussi fait quelques légères Escarmouches contre nous , & feu notre ami l'Abbé des *F.* en qui *Arnould* perd considérablement. Mais jamais il n'a étudié , ni sérieusement exercé la Médecine ; c'est encore un Médecin d'amis , comme l'a tristement éprouvé ce pauvre Marquis de *Lomaria* , dont il a cependant tiré 500 liv. de rente. Il pratique aussi dans les coulisses , & dans les loges , tant des Actrices , que des Francs-Maçons. Il

visite les uns, sans nous faire tort, & harangue les autres, sans nous faire plaisir. Ce sont cependant de très-beau discours, des Pièces d'éloquence, dignes du Mercure. Mais les vénérables Freres, qui lui ont dédié un prétendu *Secret*, sont aussi difficiles en matiere d'esprit, qu'en matiere de discrétion.

Si vous êtes mauvais Médecin, mon Fils, faites-vous Franc-Maçon; un jour chef de loge, comme le venerable Frere *Esopé*, vous sentirez tout l'appui que donnent les Cordons-bleus de l'Ordre. Il est même bon de s'attacher à quelque Secte; Moliniste, ou Janseniste, il faut être quelque chose dans ce monde; les Jesuites, ou la *boëte à Perette*, voilà les secours nécessaires à un Avocat sans causes, & à un Médecin sans malades. Cela n'est-il pas vrai, grand *Chrysologue*?



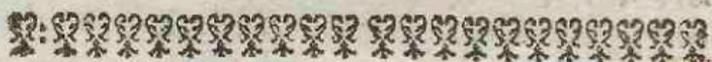
CHAPITRE IX.

De VERMINOSUS.

JÉ vous ai fait voir cette Estampe originale, qui représentoit un Médecin de la Faculté, avec une hotte sur le dos,

non pleine de bougies , de Thé , de Caffé & de Chocolat , comme celles dont bien des Auteurs & des Charlatans payoient l'éloge mercenaire d'un Ecrivain périodique dont j'ai parlé , mais toute remplie de bouteilles d'eau de fongere ; le Médecin paroît appuyé sur une Boutique , criant à la fraîche , qui veut boire ; c'est *Verminosus* , à qui l'imagination de *Hunaud* fit cette galanterie , en reconnaissance de certains traits piquans , lancés dans le *Journal des Sçavans* , duquel autrefois ce Marchand de tisanne fut honteusement chassé. Cet homme en effet étoit enragé , & vouloit encore mordre , lors même qu'il n'avoit plus de dents. Pere deshonoré de l'*Ortopédie* , fans un jeune Médecin de *St. Malo* , il n'eut jamais fait la table de la prééminence de la Médecine sur la Chirurgie. C'est cet Ecrivain courbé , dont la lame pleine de feu , a eû bien de la peine à user le fourreau , qui avec une herbe qui ne s'éleve pas plus haut que son distillateur , & le systême des vers heureusement imaginé , comme cause générale de toutes les maladies , a vécu long-tems dans l'aisance , a laissé quelque bien , & a marié sa fille *Vermineuse* & feüe sa Bibliothèque , à l'illustre nom des *Denysius*.

J'ai donné à ce prétendu Médecin le nom de *Vermineux*, à cause de son eau *vermifuge*, & je permets fort à *Chryfologue* & aux autres Etimologistes de la Faculté, de soutenir qu'on ne l'a ainsi nommé, que parce qu'il étoit la vermine des écoles. Je ne considère point *Verminosus*, comme Anatomiste, son mérite en cette partie me meneroit trop loin, c'étoit un génie pénétrant & qui a fait avec un succès, applaudi de tous ses Confreres, une Hypothèse des plus subtiles sur l'air, qui, selon cet Auteur, entre par le nerf optique dans le cerveau.



CHAPITRE X.

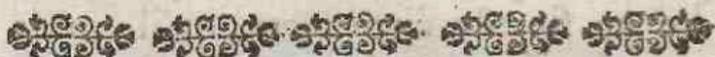
De BARNABA.

Vous connoissez *Barnaba* & sa lourde minerve. Il a fait une grande fortune, non par la tête, qui est trop vuide d'esprit & de connoissances, surtout anatomiques, (car telle a été dans tous les tems son horreur naturelle pour les cadavres, qu'il n'a jamais pû prendre sur lui d'en approcher) mais par la partie contraire. Les femmes qui en ont appa-

remment été contentes, l'ont proclamé Médecin, & grand Médecin, elles en ont fait le *bœuf à la mode*. C'est le successeur de *Philantrope*, & l'on dressera un jour à l'un & à l'autre les mêmes honneurs qu'à l'Empereur *Julien*.

Pour vous apprendre à vous tirer d'affaire dans les conjonctures les plus délicates, & vous prouver en même tems l'adresse & l'instinct de ce Praticien, ou plutôt de ce *Routinier*, je vais vous exposer sa politique, lorsqu'il est forcé de l'employer par la dignité & le rang des personnes qu'il traite. A-t-il lieu de craindre un funeste événement, qu'il auroit pû prévenir, il envoie, quoiqu'un peu tard, chercher le complaisant *Philantrope* qui approuve tout à Paris, comme à Metz. Le Public a bonne opinion d'une saignée à la jugulaire, dans les cas désespérés, où elle est inutile; on l'ordonne, & le malade en périt plus vite. C'est un malheur, mais il étoit sans remède, les deux premiers Médecins de Paris n'ont pû l'écarter. D'ailleurs on a la ressource de l'ouverture du corps, qui sert aux Médecins, si ce n'est pas à la Médecine; il suffit même d'examiner le cerveau, depuis que la Nature a révélé à l'Empereur *Julien* que le siège des maladies in-

flammatoires & malignes , est toujours dans ce viscere. La moindre rougeur constate la fureur indomptable du mal , & tranquillise ceux qui s'en sont chargés : & si par hazard le cerveau est bien constitué , il a tort , il mérite toujours d'être accusé dans un Procès Verbal ; & si le Chirurgien , quoique Gascon , ne veut pas signer contre la vérité , un vieux Médecin doit lui dire : » Vous faites » l'enfant : eh ! mon pauvre ami , vous » êtes honnête-homme , & Chirurgien , » qu'allez-vous faire dans cette galère ?



CHAPITRE XI.

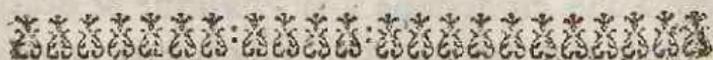
De BAPTESME.

JE ne parle point de ce *Baptême* que *Chrysologue* traite poliment de *Charlatan* & de malhonnête-homme , mais de cet *Anti-Rhasés* , qui absolument contraire aux idées de la *Forest* , de *Julien* , & d'*Hecquetos* , imprima il y a quinze ans , qu'il avoit l'art de guérir parfaitement toutes les petites *Veroles* sans saignée. La Faculté lança de justes *Anathèmes* contre cette dangereuse doctrine ;

Le livre de *Baptême* fut brûlé dans les Ecoles, & l'Auteur même fut contraint d'aller demander pardon, & de se retracter publiquement, tant de bouche, que par écrit. Depuis ce tems il a fait paroître plusieurs volumes de *Consultations* pitoyables, mais qui, quoique plus mauvaises, n'en imposeroient pas moins à ceux qu'il a voulu séduire; car sans doute il ne s'est pas flatté du suffrage des Connoisseurs. A quoi sert en effet ce suffrage, lorsque sans tant de peine, on peut s'assurer la confiance du Public? *Baptême* en est content, son nom n'étoit pas fait pour lui survivre, & quelle chimère de courir après la postérité qu'on ne rencontre jamais! Un événement fort singulier a préparé les voyes de sa fortune; le canal, non des femmes, (ce qui ne seroit pas extraordinaire, il fait les Médecins, comme les beaux-esprits) mais de la sienne même, l'a servi aussi fidèlement, qu'elle lui a été fidèle. Il eut l'adresse de bien enfiler le chemin des oivres; Madame se trouva grosse d'un enfant que Madame l'Abbesse de Chelles voulut bien nommer avec Mr. d'Argouges. Ainsi c'est par le Sacrement de Baptême que celui-ci est parvenu.

Pour faire juger de son mérite, ou de

son manége, je ne rapporterai qu'un seul trait de sa pratique. Il fut appelé chez un malade qui avoit les jambes enflées. On chercha dans une Assemblée de Docteurs graves, cette consolation ordinaire dont parle le délicat *Petrone*. Tous les Médecins prononcèrent unanimement qu'il falloit purger Monsieur : mais *Bapteme* qui desiroit fort s'en emparer, dit qu'il n'étoit point de cet avis, parce qu'il craignoit que l'action du purgatif ne rompît les vaisseaux lymphatiques des jambes. Aussi-tôt le malade, qui depuis quinze jours s'étoit à peine remué dans son lit, leve la tête, & d'un air inquiet, parlant aux Consultans, Messieurs, dit-il, je ne veux rien risquer, & j'opine comme Mr. B. qui se saisit en effet de mon hydropique, dont il tira habilement plus de vingt-cinq Louis. Ce Médecin tient aujourd'hui le haut du pavé. Quel plus heureux modèle à suivre ! & s'il est quelquefois vrai de dire qu'une Comédie vaut un Sermon pour les mœurs, quelle leçon, quel flambeau, qu'une pareille histoire, pour éclairer la conduite d'une tête de Médecin bienfaite, ou bien organisée !



CHAPITRE XII.

De Mr. ANODIN.

MR. *Anodin* est une petite machine dévote, qu'un rien scandalise, à qui une mouche fait peur, & qui s'enflamme de la moindre bluete; il n'a jamais prononcé par scrupule, ni écrit ces mots, *matrice*, *verge*, *grandes lèvres*, *puccelage*; sa modestie leur substitue les noms d'*uterus*, de *penis*, d'*hymen*, de *grandes ailes*, comme si la Vulve étoit un Moulin. On a déjà remarqué qu'il étoit fâché de trouver le nom des parties de la generation dans les livres de l'art, & que peut-être il voudroit pouvoir retrancher ces parties des corps animés, tant il semble reprocher à la Nature d'avoir pris une voye honteuse pour perpétuer le monde. Sans être Cinique, comme Diogène, il est difficile de ne pas citer ici avec l'Auteur dont je parle, ces passages de *Juvenal* & de *Moliere*:

Maxima debetur puero reverentia.

» Vous êtes bien sensible à la tentation,
 » Et la chair sur vos sens fait grande impression.

Tout est soumis à la Physique & doit l'être aux regards des Physiciens. Les vûes d'utilité, qui suivent les recherches des grands hommes tiennent leur cœur en sûreté, & la plus importante action de l'humanité n'a rien qui doive faire rougir un être, qui tient sans doute de la divinité, par les grands plaisirs qu'elle a voulu consacrer à cette opération de la Nature, & dont sans doute elle a fait dépendre la vivacité du sentiment, plus ou moins exquis des nerfs dans les divers temperamens. Mais revenons à M. *Anodin*, & suivons-le dans ses visites de l'Hôtel-Dieu.

Comme il avoit observé tant de si petits nerfs, tant de fibres si fines & si déliées, il avoit peine à concevoir qu'on pût vivre, sur-tout en se servant des Médecins; il étoit au désespoir d'être employé dans ces grands Hôpitaux, où la vie de tant de Sujets est confiée au premier venu, ou à des gens qui la regardent comme la boüe de leurs souliers. Ce que je vais dire n'est point un conte; *Anodin* craignoit l'effet des plus doux remèdes, toujours tremblant pour les suites, après avoir ordonné deux onces de manne, il alloit sur le champ se mettre à genoux devant l'Autel de la Vierge, pour la prier

que ce médicament ne rompît pas le fin tissu des fibres, ou ne produisît point de superpurgation.

La science anatomique seule ne fait jamais qu'un pauvre Médecin, qui fait lever les épaules aux femmelettes, & à toutes gardes-malades; elle ne peut être dans la pratique qu'une source d'erreur, ou de crainte, lorsqu'on n'est pas plus Praticien, qu'*Anadin*.

Comme ce petit bon-homme est le tâteur, ou plutôt le tâtonneur de la Faculté, le célèbre déserteur de notre Académie, le fit venir un jour chez la belle Duchesse de R... après qu'il eut palpé tout à son aise la région abdominale, il prononça en begayant que les vaisseaux du colon étoient engorgés. Une selle fit cesser promptement tout l'engorgement, ce n'étoit qu'un Erron.

Voici quelle est à Paris la réputation d'un homme si veneré chez l'Etranger. Lorsque *Anadin*, dit-on, a fait ôter les jarretieres, le col, le ceinturon, débou-tonner l'habit, la veste, & la culotte (car tout ce qui presse, nuit :) fait dé-lacer les femmes, tout est dit, tous les obstacles de la circulation sont levés. Si cependant, je le suppose, il manque en-core quelque chose au parfait équilibre

des liqueurs, ou à l'égalité de leur cours, en ce cas, il conseille le remède doux & agréable dont il porte le nom. Ce *Quaker* ne conseille la saignée que, comme *Tournesol*, dans un pressant besoin. Mais si l'on aime mieux être saigné, que purgé, le complaisant *Anodin* y consent, parce que c'est toujours bien fait de différer un remède qui en soi n'est pas indifférent. Refuse-t-on l'un & l'autre conseil ? le benin, ou plutôt le Benêt y consent encore, pourvu que l'on veuille bien prendre son petit clystère *dulcifiant*. Mais, Monsieur, dit le patient, j'ai des hémorrhoides, & d'ailleurs, je n'aime point la cérémonie de ces sortes d'injections. Eh ! parbleu, dit Mr. *Anodin*, à moitié fâché, prenez donc de la tisanne de chien-dent, & de l'eau de poulet.

Je finis par ce dernier trait. Ce Médecin fut appelé chez la femme d'un Perruquier; il se mit à rêver, après avoir tâté le pouls, ensuite il partit, le Mari court après *Anodin*, qu'il crut fol; mon cher ami, lui dit-il, je ne suis pas de ces Médecins, qui décident sur le champ, je vais réfléchir chez moi aux secours qui conviennent à cette pauvre femme, elle est bien mal, & il faut qu'avant mon retour elle ait reçu tous ses Sacrements.

Le Mari revient trois heures après ; cela ne va pas si vite , dit l'Anatomiste fameux , je n'ai pas encore exactement calculé combien de fois le sang a dû passer par le cœur dans une heure. Enfin toute la combinaison étant finie , il se détermina hardiment à tirer un coup de colier , je veux dire à ordonner demie once de manne , avec demi gros de cristal mineral ; il eut soin en même tems de recommander expressément qu'on vint l'avertir , en cas que la malade fut trop évacuée.



CHAPITRE XIII.

De PHILANTROPE.

Philantropé dans son jeune âge étoit plus beau que l'amour , qui lui avoit prodigué ses plus grands bienfaits , comme on va voir.

Mr. le Maréchal de **** le fit , il y a plus d'un demi siècle , Médecin en Chef de l'Armée d'Italie , & le mena à sa suite. Il entra dans la chambre de *Philantropé* , un matin qu'il dormoit , & appercevant par hazard combien les couvertures étoient élevées dans un certain endroit ,

curieux de voir la cause d'un phénomène qui lui sembloit prodigieux, il appelle ses aides de Camp, & après avoir quelque tems admiré : » Morbleu, dit-il, voilà un B. . . qui ne sera jamais Médecin de Madame la Maréchale. «

Philantrope arrive à Paris avec des talens qui ne furent pas long-tems cachés. Ils furent prônés par le Maréchal & autres puissans amis qu'il s'étoit faits. D'ailleurs il sçavoit parfaitement le Latin & le Grec, & c'est à la faveur de tous ces talens, joints à un esprit nerveux & capable de raisonner avec force, qu'il est devenu le *Caron* de ces bords. Il y a plus de soixante ans qu'il tâte le pouls des pauvres humains, il voit, à tout prix, une infinité de malades, il ne semble pas permis de vivre, ou du moins de mourir, hors de ses mains, il faut que chez lui passe & paye la vie de chaque particulier. Telle est la maladie Epidémique qui ravage aujourd'hui tout Paris.

Philantrope est un *Routinier* d'Esculape, qui suit les voyes frayées par ses Ancêtres, comme un cheval de Messager suit la cloche; sans jamais s'écarter du grand chemin. Avec *Baptême* & *Tournesol*, il est plus avare de sang que *van Helmont*; avec la *Forest* il en rougissoit la Seine.

Ami de tout le monde, approuvant tout, ne dédaignant l'amitié de personne, brusque par nature, & complaisant par politique, il n'a jamais eû d'autre système que celui du moment, ou du Médecin présent, ou même du malade. Sans Théorie, sans aucunes connoissances des parties de son Art, ignorant la Botanique, l'Anatomie, la Chymie, la Pharmaceutique, la Chirurgie, une routine aveugle, ou du moins borgne, masquée du beau nom d'expérience qu'il ne vantera, je crois, plus devant les gens, tels que *Qualisnascus*, avec un instinct plus sûr, quoique plus borné que celui de l'Empereur *Julien*, l'a élevé au comble de la réputation dans Paris, & il a trouvé dans le sein de l'empirisme, tous les trésors de *Plutus*.

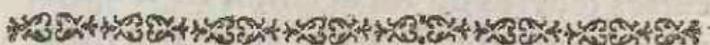
Ceux qui jugent de son mérite par ce qu'en disent tous ceux qui sont incapables d'en juger, prétendent que c'est un grand Praticien, un second *Julien*: comme si la célébrité de ce dernier n'offroit pas le même problème à résoudre, puisqu'il a toujours été livré à des préjugés hypotetiques plus dangereux cent fois que le hazard & la routine, comme on le dira. Mais nous, que l'approbation du Vulgaire ne séduit pas, nous jugerons.

Philantrope par ses œuvres, comme *Ju-
lien* même. Mais qu'est-ce que les œuvres
d'un Médecin qui a eû la prudence de ne
point écrire ? Sont-ce tous les malades
qu'il a guéris ? La nature en guérit les $\frac{1}{12}$
dans les Hôpitaux, malgré la mauvaise
conduite des malades, & l'infidèle exé-
cution des ordonnances. Qu'on ne nous
allégué donc point les prétendus mira-
cles, qu'opère un Médecin, qui a assez
peu de conscience pour voir cent malades
par jour. Toute guérison est équivoque,
à moins qu'on ne l'ait sûrement prédite,
ce qui arrive rarement, à cause de l'in-
certitude des prognostics. Les conversa-
tions sur l'Art, aussi approfondies qu'elles
peuvent l'être, les Consultations de
bouche & par écrit, la pénétration des
vûës, la solidité & l'excellence des con-
seils, voilà les œuvres d'un Médecin qui
n'a point fait de livres. Achetez à pré-
sent, mon Fils, le Recueil des Consulta-
tions, de *la Forest*, de *Julien*, & de
Philantrope, & vous jugerez facilement
trois hommes célèbres à la fois. Si ces
sortes d'écrits donnent une idée peu
avantageuse de la Science de *Philantrope*,
si les Médecins de *Province* en font peu
de cas, si les Sçavans qui ont consulté
avec ce Médecin, le regardent comme le

filz aîné de la fortune, d'avoir monté au plus haut de la roüe, sans échelle, il n'y a pas lieu d'augurer plus favorablement des autres œuvres du Médecin, ni de le croire un homme si supérieur, au lit des malades. Que dis-je, y a-t'il aucune apparence qu'un tel Docteur ne soit pas aussi médiocre, qu'il a été heureux?

Je sens tout le poids que les Sectateurs de *Philantrope* donnent à sa prétendue expérience, mais je ferai voir ailleurs ce que c'est que l'expérience d'un seul homme, tel que celui-ci, qui, dédaignant la lecture des Anciens & des Modernes, ne s'entretient que dans la lucrative habitude de voir des malades, depuis qu'il est entré dans Paris, & par conséquent dans l'ignorance de son art. Mais je ne veux point troubler ici les préparations, que la reconnoissance du Public crédule fait pour l'apothéose de *Philantrope*, qu'on place d'avance à la droite de l'*Empereur Julien*, auprès de qui fume encore une pauvre lampe prête à s'éteindre. Nous permettons même qu'on encense, si l'on veut, non seulement *Baconill*, mais cet ancien arracheur de poireaux & de Cors ès pieds, qui, grace à un beau Cardinal, jouit du meilleur Canoniat de toute la Médecine, & auquel la reconnoissance trop géné-

reuse d'un bel esprit, qui a le cœur excellent, a prodigué des Eloges Poétiques.

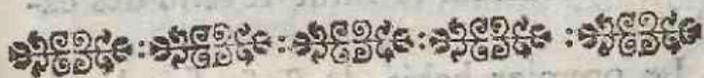


CHAPITRE XIV.

Du Singe de la FOREST.

C'Est ici un des surprenans Phénomènes de la Médecine. Lorsque le Médecin dont je parle, osa se présenter à la Faculté, il étoit porteur de 6000. livres & de 12 années de pratique; cependant on délibéra six fois si on le recevroit. Enfin la scène fut heureusement dénouée, par le crédit de *la Forest*, qui le produisit, parce qu'il ne pouvoit lui faire ombrage, comme on le dira plus loin. Ce mauvais *Singe*, présenté par un tel Mécène, ne se crut ni un sot, ni un ignorant. Sa politique fut de parler beaucoup, & quelques sots ont cru qu'il parloit bien. Il s'est enfin érigé en Colporteur de nouvelles, il est en commerce avec ceux qui aiment à en répandre. On l'attend tous les matins en certains lieux, où il est écouté avec toute l'avidité des Nouvellistes. Au fond, ce n'est qu'un Bavard, peut-être aussi grand que *la Forest*, avec cette différence

que l'un est le plus plat , le plus maussade , & l'autre le plus *joli* & le plus aimable du monde. Les femmes, qui vouloient qu'on sçût dans Paris leur maladie, & les remedes qu'elles prenoient, préféroient donc avec raison *la Forest* à *Riboë*. Madame * * * qui vouloit se faire saigner au pied , & que la nouvelle s'en répandit, les envoya chercher. Si je connoissois , disoit-elle , de plus grands bavards , je les eusse consulté.



CHAPITRE XV.

De *RUFUS*,

Ma licèt pateant, tu tamen usque nega.

Rufus après avoir fait ses études à Montpellier, fut employé en 1735. en qualité de petit Médecin subalterne dans l'Armée d'Italie, de laquelle il fut congédié pour cause d'ignorance, comme *Verminosus* fut chassé du *Journal des Sçavans* pour sa méchanceté. Voici le fait. *Rufus* fut chargé d'examiner les médicamens des Hôpitaux ambulans, & il les trouva trop mauvais, ou trop mal choisis, pour qu'on en fit usage. Quelque tems après

on lui fit accroire qu'on en avoit fait venir d'autres de Marseille, & on lui présenta les mêmes, qui n'avoient changé que d'enveloppes, ou de caisses. Il approuva, & il donna mille éloges aux drogues qu'il avoit condamnées au feu.

Chassé de l'Armée pour cette raison, il vint à Paris sans un sol, mangeant à la Gargote à 8. sols par repas, avec des habits de velours, & de droguet de soye, levés à crédit sur le futur revenu des cadavres.

Le premier habit de *Rufus* fut décidé gâté, ou mal-fait. Il le porta cependant deux mois, & dit ensuite au Tailleur, qu'il vouloit que son habit lui fût payé. *Rufus* avoit déjà assez d'amis pour s'opposer à la Justice, il fit assigner cet ouvrier, qui fut condamné, suivant l'usage.

Rufus fut à son tour assigné par son Tailleur & par son laquais. L'un le plaïda pour la façon de deux autres habits, qu'il lui devoit, (ce qu'il nia par serment en plein Châtelet;) l'autre, pour le paiement de ses gages, & de ce qu'il avoit déboursé tant aux Fossoyeurs, (qui déroberroient le Pape, pour le vendre) qu'aux Gargotiers. L'honnête & rare Procureur de *Rufus*, à qui St. Jean fut porter les plaintes, l'empêcha, par principe de conscience,

cience, de faire des nouveaux frais, dont il seroit encore la dupe, par la facilité de *Rufus* à lever la main devant le *Crucifix*, comme devant un morceau de bois. Tant il est vrai qu'on n'est pas plus sûr d'être honnête homme, lorsqu'on n'est pas riche, même avec de l'éducation, que de ne se pas jeter par la fenêtre dans un accès de manie !

Telle est la probité de *Rufus*; voici la reconnoissance dont son grand cœur est capable. Mr. *Sept*, mon illustre Confrere, lui avoit galamment prêté 10000. livres, parce que la femme d'un Libraire, à laquelle il servoit plus que de Médecin, & qui l'avoit fait recevoir à ses dépens dans la Faculté de Paris, ne pouvoit plus lui fournir, à l'insçu de son Mari, tout l'argent dont a besoin un Médecin qui veut s'établir en cette Ville, sans autre ressource que celle du scalpel & des *cours particuliers*, ou plutôt des *cours solitaires*. Que fit *Rufus*? Vous sçavez que la nature envers lui moins mere, que marâtre, lui a donné la figure d'un homme faux, perfide, & même plus fourbe que *Simon*; il en a parfaitement soutenu le caractère. Il n'a payé que d'ingratitude les bienfaits les plus généreux, & ce vice ordinaire des mauvais cœurs & des ames basses, de

combien d'indignes propos ne l'a-t'il pas
 affaisonné ? » Le pauvre garçon , disoit-il
 « au premier venu , vient de donner plu-
 » sieurs Mémoires à l'Académie , mais il
 » embrasse tant de choses , qu'à la fin il
 » ne dira rien qui vaille ; & entre nous ,
 » ajoutoit-il , je ne connois rien de si su-
 » perficiel , de si adroit & de si rusé ,
 » pour faire quelque chose de rien. Il a
 » une physionomie d'une gravité douce
 » & fine , qui feroit honneur à un homme
 » de condition ; la prudence & la politi-
 » que & l'usage du monde & les belles-Let-
 » tres , si rares dans un Chirurgien , ac-
 » compagnent & ornent tous ses discours ;
 » il a été aussi galant que Madame ; beau-
 » coup d'Auteurs qu'il admet familiere-
 » ment à sa table , sont ses amis , & tra-
 » vaillent pour lui. Sans cela comment
 » un homme si employé dans son art , &
 » si digne de l'être , pourroit-il publier
 » tant de différens petits écrits sur des
 » matieres qui lui sont absolument étran-
 » geres ?

Je n'apprens rien de nouveau à mon
 Confrere ; le fond de ces discours lui est
 parvenu , il a rougi de l'amitié qu'il lui
 avoit prodiguée , l'indignation & le mé-
 pris ont pris sur le champ sa place.

Consolez-vous , Mr. , le suffrage du

Public vous vangeroit, si le mépris dont *Rufus* honore les jeunes Auteurs, & sur tout les Traducteurs, & même les vrais génies, ne faisoit votre Eloge.

Vous avez vû par une petite lettre qui a paru contre le systême de ce Médecin sur la voix, & qui, au jugement de l'Abbé des Fontaines, réduire pour toujours l'Auteur à exercer une vertu rare, qui est la *patience*, vous avez vû, dis-je, que *Rufus* ne sçait pas le François, & que ses écoliers ont tort d'être surpris que dans ses leçons il donne tous les jours, comme on dit des *soufflers* à Ronsard. Mais ce n'est pas tout; Dieu sçait quelles sottises il fait dire tous les jours au grand *Boerhaave*, qu'il n'entend pas & qu'il a la fureur d'expliquer, pour gagner de l'argent! Ses écoliers s'en sont appercûs, en confrontant ses discours avec l'Interprète François, qu'en conséquence il a trouvé pitoyable, ne rendant jamais le sens de cet Auteur, & qu'il a défendu à ses Disciples d'acheter.

Rufus ne sçait de Physiologie que ce qu'il y a de plus commun, que ce qui court, pour ainsi dire, les ruës; cependant il n'estime pas les remarques Françaises d'*Heister*. C'est, dit-il, (comme *Verminus* le disoit de l'*Oeconomie animale* de *Quallsnasus*) c'est » *Boerhaave* mis en pièces »

» ce sont ses propres leçons habillées à la
 » Françoisse. Ne pouvant prouver lui-même ce qu'il avançoit, il trouva chez *la Forest* dont il étoit le complaisant, & aux démarches duquel il doit son rang Académique, il trouva, dis-je, le Commentateur de *Boerhaave* & le pria instamment, de concert avec *la Forest*, qui avoit ses raisons pour s'y joindre, de faire un parallèle qui démontrât clairement toute la *friponnerie* de la belle Physiologie dont je parle, & qui ne ressemble presque en rien, (si ce n'est par rapport au fond) avec celle de Haller, comme les Sçavans peuvent en juger.

Rufus est bien plus ignorant en pratique, qu'en œconomie du corps; la routine même lui manque, faute d'habitude de voir des malades. Cela ne l'empêche pas d'être nommé examinateur des faits, des *Observations de Médecine pratique*; il lit quelques pages du manuscrit qui lui est confié, & dit ensuite à tous les Médecins qu'il rencontre, qu'il ne peut donner son approbation à une pratique aussi détestable. Ces bruits viennent aux oreilles de l'Auteur qui demande au médiocre Anatomiste, depuis quand il est devenu Juge des Praticiens. Alors sans se déconcerter, *Rufus* nie le plus humblement,

qu'il ait tenu de pareils discours, & après mille excuses, lui proteste qu'il est rempli de considération pour ses talens. On peut voir dans la petite Préface de ce *Journal*, le cas que l'Auteur fait du jugement d'un *Rufus*.

Mais toutes ces petites jalousies vont bientôt s'éclipser à la vûe de *Hunauld*, du vivant duquel *Rufus* avoit la présomption d'expliquer les œuvres Classiques de *Boerhaave*. Il alloit entendre ce Sçavant Homme au Jardin du Roi, & même quelquefois dans ses leçons particulieres, il lui témoignoît l'estime & le dévouement le plus parfait, en un mot on peut dire qu'il lui faisoit une espece de petite Cour, de peur d'être écrasé par un aussi redoutable ennemi; cependant jamais le démon de l'envie, au teint pâle & blasé, n'a si pleinement possédé une ame vile & mercenaire, jamais on n'a si cordialement haï, si sincèrement souhaité la mort d'un Rival. Il payoit des Espions pour sçavoir ce qui se passoit, ce qui se disoit dans les Cours particuliers de *Hunauld*; il le chargeoit de mille ridicules dans les siens, & employoit les moyens les plus honteux pour lui enlever quelques-uns de ses Disciples, sous prétexte du moindre prix, toujours trop cher, quand la marchan-

dise ne vaut rien : enfin sans respect pour les mœurs les plus douces , pour les talens , marqués au coin du vrai génie , *Hunauld* n'étoit , selon *Rufus* , qu'un petit Anatomiste , un libertin si livré aux femmes & à tous les plaisirs , qu'il ne pouvoit vivre long-tems.

Cette mort fatale à l'honneur de la Faculté , est arrivée au gré des desirs de *Rufus* , dont les indignes discours faisoient assez l'aveu ; de sorte que , tandis que l'Anatomie en deuil ne pouvoit plus tenir son Scalpel , (si l'on me permet de la personifier) tandis que les gens de lettres & de goût pleuroient avec elles , l'heureux *Rufus* jouïssoit tacitement d'un plaisir , qui , tout cruel qu'il étoit , remplissoit son cœur , & le mettoit au comble de ses vœux. Qu'eût-il véritablement fait dans Paris sans ce favorable , ou plutôt funeste événement ? Les *Boerhaave* , les *Albinus* , les *Chefelden* , les *Margagni* , les *Hoffman* , &c. n'adrescoient qu'à *Hunauld* tous ceux qui vouloient acquérir les plus subtiles & profondes connoissances de l'Anatomie & du mécanisme des corps animés. Mais depuis ce tems , *Rufus* a payé ses dettes , & ne va plus à la Gargote , ni à pied , & *Bertin* n'a encore cassé qu'une roüe de son carosse. Cependant *Rufus* ne

ſçait pas manier le Scalpel , & certainement il n'auroit pas oſé démonſtrer toutes les parties déliées du dedans de l'oreille , en préſence de gens qui auroient aſſiſté , comme un des *Tournesols* , à cette démonſtration faite par la dextérité même chez *Hunauld*. Auſſi *Rufus* n'a-t'il pas pris pour ſon prévôt de ſalle un gros Boucher , tel que *Merrud* , qui a guéri Mr. *Ory* par un remede que ſon Maître lui avoit appris , & qui a voulu entrer à l'Académie à la faveur d'un mémoire fondé ſur o & qu'il ne put jamais lire dans la ſçavante Aſſemblée ; il a habilement choiſi un jeune Chirurgien , meilleur Anatomiſte que lui , & ſans lequel il eût été obligé de plier boutique , pour parler vulgairement.

Jugez-en par ce trait. Un jour il le pria de lui faire voir le *muscle antérieur de l'oreille* , qui , je crois , a été décrit par *Santorini* , & qui , ſelon cet Obſervateur , prend naiſſance de l'*Apophyſe Zygomatique* , & va ſe terminer au devant de la *Conque*. L'habile Chirurgien répondit que ce muscle ne ſe trouvoit que dans *Santorini* ; il eut beau dire & faire , *Rufus* ſ'obſtina tellement , que pour ſe délivrer d'un ignorant importun , on ſ'aviſa de lui couper en ſon abſence une très-petite portion du muscle *Crotaphite* , & on l'attach

ensuite aux parties désignées, avec autant d'art, que *Rufus* même en employa pour ajuster des rubans dans cette glotte, qui en conséquence de ce frauduleux artifice, fit un bruit dont toute l'Académie fut pétrifiée. Moyennant quoi le fripon fut trompé à son tour.

Vous êtes surpris, mon cher fils, que tant de gens vraiment doctes ayent été pris à un piège aussi grossier. Mais sans le célèbre déserteur de leur corps, ils croiroient peut-être encore que toutes les maladies viennent des vers du sang, & qu'il y a une liqueur qui par d'autres *animalcules* qu'elle contient, peut détruire ceux-là, & conséquemment toutes les causes de nos maux.

Un Charlatan, sans sçavoir un mot d'optique, avoit *Catoptriquement* trompé tout Paris. De-même sans le jeune Auteur de la Lettre critique & pleine de sel & d'agrémens, dont j'ai parlé, ou plutôt sans les expériences Anatomiques faites par lui sous les yeux de *Hunauld*, qui huit jours avant la maladie dont il est mort, me dit qu'il vangeroit l'illustre *Dodart*, & démasqueroit le fourbe qui vouloit s'élever sur ses débris, *Rufus* eût passé pour un esprit pénétrant, jusqu'à ce que le tems, qui met le prix aux découvertes,

eût anéanti les chimères & les friponneries de notre Anatomiste. Plus Charlatan que *Gaddesden*, plus fourbe qu'*Uranius*, (1) il ne connoît que l'ambition & l'intérêt. Voilà les dieux, Médecins, auxquels il vous sacrifieroit tous. *Fanum habet in Cornu, longè fuge, &c.*

Il ne faut pas plus de mérite, ni de dehors plus spécieux que les siens, pour en imposer au Public, & même pour usurper un empire dangereux sur des esprits foibles & crédules, faciles à séduire par de vains titres & une autorité frivole. Quoique je ne me sente certainement dans le cœur aucune envie de nuire, j'ai donc dû empêcher de mon mieux que *Rufus* ne nuise lui-même, en le peignant de couleurs aussi vives que vrayes. J'ajoute qu'il

(1) *Uranius* étoit un fourbe adroit qui sçavoit masquer tous les vices, sous l'apparence de la vertu. Ce Médecin de Syrie qui vivoit au X^e siècle, trouva le secret de passer pour le plus grand Philosophe de *Persè*, sans sçavoir un mot de Philosophie. La vanité, la présomption, l'impudence, faisoient son caractère & tout son mérite, de sorte qu'il ne pouvoit tromper des gens éclairés qui voioient qu'il manquoit essentiellement de génie & de vraies connoissances, dit Mr. *Freind*. Je croyois le parallele plus parfait qu'il n'est; Rendons justice à *Rufus*, il l'emporte sur *Uranius*.

n'est comparable à aucun des fameux Anatomistes des deux corps ennemis, c'est le *Baconill* de l'Anatomie. J'ai tout dit par ce dernier trait, & j'aurois peut-être mieux fait de ne pas entrer dans tous les petits détails misérables qui composent ce portrait. Les petites choses ont besoin d'être relevées par la dignité & la manière noble de les traiter. Mais qui a le pinceau de Mr. *Le Sage*? Qui peut se prostituer avec décence?



CHAPITRE. XVI.

De Mr. DOUILLET.

C'est ici le vrai *Douillet* du *Philantrop*. On le leve, on l'habille, on le parfume, on le deshaille, on le couche. Son pot de chambre est d'argent, ou de la plus belle porcelaine du Japon. Il n'est point dans tout Paris des perruques d'un plus beau blond, ni de plus belles dentelles. Ce Médecin a l'air d'un Seigneur dans son appartement, & d'un Sçavant dans sa Bibliothèque, qui est superbe, & jamais dérangée. C'est-là qu'il a fait son traité Latin de la petite Vérole, avorton

inconnu, mort en naissant. C'est-là que depuis dix ans il travaille à laisser à sa *Patrie* un nouveau & précieux Legs de toute sa pratique de Médecine, que je lui conseillerois d'abandonner pour l'honneur de sa mémoire. Quand on n'a pas les plus profondes connoissances d'un art, il faut ébloüir les autres de sa routine, mais il y a trop d'amour propre à être soi-même assez aveugle, pour croire donner d'excellentes choses. Mr. *Donillet* ne s'est jamais occupé de sa profession, tant Théorique, que Pratique, que parce qu'elle remplit certains momens de la vie, dont le vuide est affreux. Il n'a jamais, dans ses plus grands jours de solitude, écrit, ni lû plus d'une heure de suite, de peur d'échauffer son sang, & de priver sa bile de sa douceur balsamique. Plus partisan d'une vie douce & tranquille, & d'une volupté commode, que de la turbulence de la pratique de la Médecine & de l'amour, il ne voudroit pas se baïsser pour ramasser un malade, ni le plaisir. Il faut, comme parloit *la Forest*, qu'il soit sollicité & tiré par la manche. Il est vrai qu'il avoit autrefois la peine de descendre de chez lui, pour monter ensuite dans l'appartement voisin de sa Maîtresse; mais ces plaisirs étoient bien fatiguans, il a fait

faire une porte de communication qui les a rendus plus faciles. On n'est dans la vie que pour se procurer ses aises & ses commodités. C'est à la faveur de ce passage, que Mr. *Douillet* a consenti de passer tous les jours cinq ou six heures, sur le Sopha de son Amante, riche Italienne. Voilà le théâtre de ses plaisirs, & la malade chez qui le Médecin étoit allé, toutes les fois qu'on le demandoit, où il ne tarderoit pas. C'est-là que tant d'appas & qui coûtoient si peu, étoient prodigués au fortuné *Douillet*. C'est-là que *Boileau* semble avoir pris son incomparable portrait de la mollesse. *Douillet*, l'heureux *Douillet* l'y représentoit au naturel avec tous les charmes de la volupté qui la suit. C'est dans les bras de l'objet de tous ses desirs, qu'il versoit ces larmes délicieuses, mêlées de toutes les douceurs de l'amour.

Un Epicurien peut être un homme de beaucoup de mérite & de talens, s'il sçait partager son tems entre l'étude & le plaisir. Mais un homme sans génie, sans esprit, ennemi du travail par tempérament, ne peut devenir un aigle en quelque art que ce soit. Ainsi la médiocrité de notre petit Docteur n'aura rien qui surprenne; il n'a jamais cherché le Public avec plus d'empressement qu'il n'en a été désiré, &

cependant il a fait fortune dans le sein de
 la plus douce tranquillité. D'où vient tant
 de bonheur si peu mérité? Est-ce de la
 discrétion que tout Médecin doit avoir,
 & que la prud'homie de celui-ci a affiché
 au plus haut point, de sorte que l'hon-
 neur des plus grandes familles lui a été
 confié sans crainte, ainsi que les maux
 les plus honteux? Est-ce des grandes
 maisons auxquelles il s'est attaché de
 bonne heure? Je le crois, & cela seul
 prouveroit que c'est toujours bien fait à
 un Médecin de s'appuyer de la protection
 d'un Ministre, d'un Cardinal, ou d'un
 Prince, si le *fin Politique Chrysologue* ne
 confirmoit cette vérité par la sagesse de
 sa conduite. En effet *Donillet* ne pouvant
 se dissimuler son peu de mérite, a paru
 ne pas se soucier d'être fort répandu dans
 Paris, & d'amour propre se console en
 effet facilement du peu d'hommages qu'on
 lui rend, lorsque l'indolence & la paresse
 sont ses attributs favoris. C'est pourquoi
Donillet s'est borné à traiter un petit nom-
 bre de Seigneurs. Sa fortune qui est de
 plus de 30000. livres de rente viagere
 (car un tel homme ne vit que pour lui,
 il est son parent, son ami, & même sa
 Maîtresse à lui-même,) sans compter des

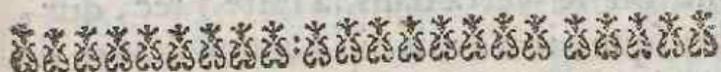
effets considérables, a commencé par Mr. le Maréchal de * * * qui l'emmena avec lui à la guerre, & lui fit donner une pension de plus de mille écus, par le Régiment dont il étoit Colonel. Ce Médecin garda long-tems cette pension. Neveu d'un homme qui avec peu de sçavoir étoit devenu le *Philantrope* de son Université, il se crut de bonne heure un grand Praticien. Il n'avoit cependant tout son mérite qu'en spécieux dehors de gravité & de suffisance. Mais cela suffit pour se bien peindre dans l'imagination d'un homme sérieux, qui souvent ne pense point lui-même, mais qui veut qu'un Médecin ait l'air de réfléchir: & l'on verra dans la suite, lorsque je parlerai des *Médecins Domestiques*, que ce qui seroit le chef-d'œuvre d'un homme d'esprit, je veux dire de plaire à toute une grande maison, n'est qu'un jeu qui ne coûte rien à un homme mystérieux, qui cache ses sottises & son ignorance sous le voile de la gravité. Une des plus belles femmes qui ayent paru à la Cour, Madame la Duchesse de * * * auroit volontiers défié ce mince enfant d'Esculape. Quelle pénétration, disoit-elle! il voit mon mal de poitrine comme au travers du meilleur

microscope, il connoît le point mathématique, où mes douleurs & mes tubercules ont pris leur origine.

Mr. le Duc de *** étoit fortement persuadé qu'il lui avoit fait cracher un abcès par un trou fait au diafragme. Si ce Médecin qui sans esprit avoit trouvé l'art de séduire à sa manière, eût dit à ce valeureux Seigneur, Mr. votre santé dépend d'une très-lente mastication, vous ne pouvés mieux faire que de dire un *Pater* & un *Ave*, entre chaque morceau que vous avalerez, ce Duc qui n'avoit peut-être jamais fait de Prières qu'au Dieu Mars, eût tous les jours religieusement prononcé celles-là. Il étoit dans cette illustre famille trop justement désolée, ce que Sigogne est à Mr. le Marquis de Bauffremont. Un *Donillet* l'a dit, *Sigogne l'a dit*, étoit un *diclum* d'une aussi grande autorité que celle d'*Aristote* avant *Descartes*. Mais, mon cher fils, ce qui doit vous consoler, si quelque jour, attaché par malheur à une grande maison, avec beaucoup d'esprit & de sçavoir, vous trouvez à peine un petit vuide favorable, dans des cœurs exactement remplis de prévention, c'est que tandis que chaque famille prône & élève son Médecin, au-dessus

de tous les autres, (comme chaque Régiment fait son Chirurgien) à deux pas de là, dans l'Hôtel voisin, on ne croit seulement pas ce grand Saint capable de guérir la gale, ou le mal de Job, tel que l' imagine le P. Calmet.

Vers l'âge de soixante ans, *Douillet* renonça à la pratique, & afficha en quelque sorte qu'il ne feroit plus la Médecine, qu'en faveur de ses amis. Cette politique n'est pas mauvaise, on n'en est que plus désiré, moins importuné, & mieux payé. Est-ce là ce qui s'appelle un heureux caractère, parfaitement soutenu depuis la première, jusqu'à la dernière scène? Je vous souhaite, mon fils, à cet âge une aussi belle retraite. Je dois ajouter au reste que *Douillet* est un honnête homme, qui a toujours autant aimé à obliger, qu'à amasser de l'argent; mais un jeune Médecin qui lui a fait en mourant une banqueroute considérable, l'a un peu corrigé. Les vieux Médecins sont quelquefois trop bons, & les jeunes sont trop fins.



CHAPITRE XVII.

De l'Empereur JULIEN.

HUnauld qui connoissoit particulièrement cet *Archiatre* (1), & par la protection duquel il alloit être Président d'une Académie de Médecins, (2) sans la mort trop prompte de *Julien*, *Hunauld* m'a dit que cet Empereur avoit tant de vanité & d'orgueil, que, si son Cocher fut venu lui dire, Monsieur, vous êtes le plus grand Médecin du monde, il ne doutoit pas qu'il ne lui eut répondu; mon ami, puisque tu t'y connois si bien, il faut que tu sois toi-même un grand Médecin.

Voilà le fond du caractère de *Julien*; en voici les suites. Il parloit peu par orgueil, (& aussi mal qu'il écrivoit, com-

(1) Premier Médecin.

(2) Si *Julien* fut mort un mois plus tard, cette Académie eut été établie malgré la Faculté qui sentoit combien cet Etablissement étoit préjudiciable à l'ignorance de ceux de ses membres, qui n'auroient pû y entrer.

me on le verra dans la suite) sec, dur, brusque, il n'avoit ni la complaisance de *Philantrope*, ni le manège de la *Forest*. Telle étoit sa rigueur misanthropique, qu'il nioit quelquefois le sentiment même qu'accusoient les malades, & que peut-être ils avoient réellement. La constance inébranlable avec laquelle il suivoit le plan qu'il avoit une fois formé, les encourageoit, plus qu'elle ne fait honneur à l'*Empereur Julien*, aux yeux de ceux qui connoissent le fondement d'une telle conduite. Elle ne suppose point ici la *justesse du coup d'œil* si vantée par son Panégyriste, mais plutôt un génie systématique, duquel parloit cette funeste fermeté, génie dont la nature est de ne jamais perdre de vûe le principe qu'il a une fois forgé. Or un tel génie, si l'on veut qu'il excelle, est-ce dans l'Art de guérir, ou de tromper les autres & soi-même philosophiquement ?

Quiconque ignorant la vraie maniere de Philosopher, ne peut résister à la démangeaison de bâtir des Hypothèses, fait nécessairement la Médecine, en conséquence de ce qu'il a imaginé, & s'il est aussi rempli d'amour propre que *Julianus de Chiriacis*, ou *Chiriacus de Julianis*, quels ravages un Médecin Célèbre ne

doit-il pas faire durant soixante ans de pratique ! Certes plus un tel génie a d'étendue & de sagacité, plus il est dangereux, parce qu'il tire une foule de conséquences qui peuvent être justes, mais qui pèchent toutes par leur premier principe trop gratuitement supposé ; & c'est ainsi que le Public doit craindre jusqu'à l'esprit des Médecins auxquels il donne sa confiance. Mais, mon cher Enfant, rassurez-vous ; il n'y a plus rien à craindre de la doctrine *Chiracienne*, j'en ai trouvé l'Antidote, & à cause des *bruians* hommages qu'on lui rend, j'en doublerai la doze. Je prouverai que *Julien* n'étoit qu'un mauvais Philosophe, pauvre d'expériences physiques, riche en faits imaginaires ; en rêves qu'il prenoit pour des réalités, parce que, comme *Dusant*, il n'avoit pas besoin de dormir, pour rêver. On verra, qu'outre le *Cartésianisme*, qui avoit été son premier lait philosophique, *Aliment* qu'il a aimé jusqu'à la mort, il a toujours adopté & chéri, autant que *Chrysologue* même, les plus fausses & les plus ridicules Hypothèses de ces mauvais Chymistes qui ont précédé le *Grand Boerhaave*, & qu'enfin *Julien* n'a pas plus connu le vrai chemin de la Médecine, que de la Philosophie, &

que d'ailleurs il avoit fort peu d'esprit hors de sa Sphère , & même lorsqu'il croyoit briller le plus par la gentillesse & la légèreté , comme dans sa dispute avec *Vicussens*.

Mais il n'est pas le tems de s'étendre sur toutes ces choses ; si *la Forest* vivoit , il s'impatenteroit de ne voir point arriver son portrait. Le voici.



CHAPITRE XVIII.

De LA FOREST.

MAis quel est ce Médecin , qui fait entrer son Carosse avec tant de bruit , jusqu'au fond des Cours , qu'on soutient , lorsqu'il descend , & qu'on porte en quelque maniere jusqu'au grand escalier ? C'est *la Forest*. Les beaux chevaux ! & avec quel art le Cocher les fait piafer , & tourner plusieurs fois par ordre du Maître ; le bruit qu'ils font , annonce ce brillant personnage , & ne l'empêche pas de s'arrêter à deux pas , pour parler d'affaires sérieuses avec un de ses Confreres , ou du moins pour en paroître occupé. Mais voilà une femme de chambre

qui passe , il s'interrupt pour aller au-devant d'elle , & lui demander des nouvelles de sa *belle santé*. Que de *jolies choses* il lui dit ? avec quel air riant , il la suit à perte de vûë. Il revient enfin , & reprend le fil de sa conversation par l'usage des *souris d'amitié* , & l'utilité des attentions , des politesses , & même des révérences. Faisons toujours , dit-il , un bon accueil aux femmes de chambre , elles nous le rendront bien à la toilette de leurs Maîtresses. Il faut *semer les petits soins* , & *accorder la petite oye* à tout le monde , on en recueille tôt ou tard le fruit.

Il faut vous peindre de vives couleurs ce *la Forest* , ainsi francisé dans une Comédie de *Boissy* , qui , si je ne me trompe , dans un autre Pièce , a changé le nom d'*Esope* , en celui de *la Joie* , Médecin qui vient yvre sur le Théâtre , comme celui-ci l'est quelquefois dans les coulisses. Il a déjà été peint ailleurs sous le nom de *Jean de Gaddesden* , parce qu'en effet il ressemble beaucoup à ce grand Charlatan du XIII. siècle , comme *Erosiatre* l'a été sous le nom de *Bayle* , autant que j'en puis juger. Il faut vous faire voir que *la Forest* est un autre homme que *Gaddesden* , & que si *Julien* a favorisé la cuisine mo-

derne jusqu'à se faire un plaisir flatteur d'immortaliser son nom par celui des *Ragoûts*, *la Forest* a autant surpassé le Cuisinier François en pharmacie, que *F.* & tous les Singes de *Séneque*, ou plutôt de *Pline* le jeune, en bel esprit.

La Forest étoit le vrai Médecin de l'imagination, & du goût, ou plutôt du Palais, pour ôter toute équivoque, *Medicus ad Palatum*, comme porte le titre d'un livre fort rare. Si *Gaddesden* ne prescrivoit aux gens de qualité, & principalement aux Dames, que les remèdes les plus précieux, les plus agréables, & tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus recherché, dont il doubloit toujours la doze pour les personnes riches, si cet empirique pour faire sa cour, semble donner dans les préjugés les plus à la mode, *la Forest* donnoit des conseils aussi singuliers, & qui ne plaisoient pas moins. L'un ordonnoit pour la paralysie des *peaux de Renard*, dont il enseignoit la préparation; le *Coucou* pour l'Epilepsie; le *Spica-Nard* pour l'Hydropisie; le *sang de Belette*, la *fiente de Pigeon*, & ce qu'il préfère à tout dans les cas désespérés, l'attouchement des mains Royales, pour les *Ecroüelles*; un ceinturon de *peau de Veau marin*, dont la *boucle* fut faite d'os

de Baleine , pour la Colique ; le sang Dragon pour le Cancer , enfin , (car je passe sur bien des conseils habilement superstitieux ,) s'il enveloppe tout le corps , dans la petite Vérole , d'un drap rouge , s'il veut que les rideaux du lit , des fenêtres , & tout l'ameublement soit rouge , affirmant son grand Dieu , que c'est le vrai secret de n'être jamais marqué ; l'autre conseilloit les *peaux divines* pour la Paralyse ; le *sachet d'Arnould* pour l'Apoplexie , à ceux qui y avoient foi sur les relations publiques , ou sur le témoignage payé de l'Abbé des Fontaines ; de la soie cramoisie , ou du pourpre dans un œuf , pour la petite Vérole , (si quelque femmelette prônoit cette vieille pratique connue de *Gaddesden* ,) ce qu'il accordoit volontiers , pourvû qu'on lui permit la saignée du pied. On trouve dans ses Consultations imprimées , le *remède du frere Julien Augustin* , qu'il préfère à tout , & comme une dernière ressource , dans l'Hydropisie. Il ordonnoit le *sang de Bonquetin* pour la Pleuresie ; le *nid d'iron-delle* autour du col , dans l'Esquinancie ; la *décoction de poux* , dans la jaunisse ; il n'a jamais prescrit de quinquina en écorce , depuis la découverte commode de Mr. de la Garaye ; il eut fait venir de

Rennes & de *Bordeaux* les freres *Luces* ; Moines empiriques qui y sont en réputation ; il eut envoyé aux eaux de *Bareges* , pour la pierre , sur la foi d'un de ses compatriotes , qu'il regardoit comme un Visionnaire ; aux eaux de *Baths* , plutôt qu'à *Aix-la-Chapelle* , pour la fécondation : & comme *Gaddesden* se fut mis à la tête des *Inoculateurs* , selon le jugement de *Freind* , *la Forest* eut aussi volontiers changé avec le goût des François , si le plus bel esprit du siècle , trop partisan des Anglois , qui ont eux-mêmes abjuré leur système , eut pû enhardir sa Nation , qui toute folle qu'elle est , ne l'a pas été assez pour l'en croire. Mais le zele du bon Citoyen excuse aisément un homme illustre qui ne sçait pas la Médecine.

Les talens de *la Forest* ne se bornent pas-là. Il encourageoit les enfans à boire le remède de *Mademoiselle Stephens* , non-seulement en leur donnant beaucoup de bon-bons , mais en leur faisant faire cette singuliere priere : » Mon Dieu qui avez » tant sué dans le Jardin des Olives , pour » boire le Calice , je suis sûr que vous » n'auriez jamais avalé cette détestable » boisson. « A d'autres il avoüoit franchement qu'il falloit toujours enfin tail-
lex

ler ceux qui avoient déjà été crucifiés par
 cette liqueur. Une jeune fille le consulte
 sur sa grande maigreur; il faut, disoit-
 il, recevoir la transpiration d'une per-
 sonne saine & vigoureuse, d'un sexe dif-
 férent du vôtre; c'est ainsi, ajoutoit-il,
 en faisant allusion à *Sydenham*, qu'on
 applique sur le ventre dans la Colique,
 des chiens, ou des chats ouverts vivans.
 Une autre avoit eû un instant de foi-
 blesse qu'il falloit cacher, dont elle vou-
 loit promptement arrêter les suites, ou
 le poison l'eût vangée de la perte de son
 honneur; consolez-vous, ma chere en-
 fant, disoit-il, en la prenant par-dessous
 le menton, tenez, usez de cette recette,
 elle a rendu plus d'un service essentiel au
 beau sexe.

Gaddesden apprenoit aux Dames la
 maniere de faire des *eaux de senteur*, des
pomades pour le teint, le *lait Virginal* pour
 les rousseurs, &c. *La Forest* pouffoit plus
 loin ses doctes recherches, il sçavoit l'art
 de peindre les sourcils, les cils, de
 changer la couleur des cheveux, & enfin,
 ce qui est le plus grand objet de la galan-
 terie, d'angustier le Diamètre de ces par-
 ties qui effarouchent les petits amours.
 Le moyen de n'être pas le Médecin &
 de l'Amant & de la Maîtresse, quand on
 cherche aussi efficacement à augmenter
 leurs plaisirs !

La Forest étoit le Médecin des Dames, non-seulement pour la raison que je viens de dire, mais parce qu'il s'étudioit à faire passer en Médecine tout l'art de la cuisine moderne. Chez lui, les gens riches n'avoient à essuyer aucun de ces dégoûts, faits pour le petit bourgeois & pour les pauvres. Ses boissons étoient agréables, & même quelquefois délicieuses, ses purgatifs étoient au citron & à la fleur d'orange; jamais le *Seigneur Jupiter* n'a si bien doré la pilule. S'il eut été Médecin du Roi, il eut inventé une Médecine Royale. C'est ainsi que *la Forest* poussoit à l'excès des soins, trop négligez par ses Confreres.

La Charlatanerie de son babil répon-
doit à tout cela; » Madame, vous vous
» ennuyez du lait, votre goût est usé pour
» tous les laits (& en cela *voire estomac est*
» d'accord avec votre goût,) un suc aussi
» doux, aussi fade, n'est pas digne de le
» réveiller, mais plutôt de l'endormir en
» quelque sorte, à force de l'émousser.
» D'ailleurs vous êtes *si bieuse*, que je ne
» suis pas surpris d'appercevoir deux ou
» trois grumeaux lactés dans vos *Selles*
» dorées. Eh bien, Madame, avez-vous
» raison, il faut le quitter, nous y re-
» viendrons toujours, quand la nature
» nous fera signe qu'elle le veut bien. Es-

» foyons la petite pointe d'opium, di-
 » vine drogue qui nous a été envoyée du
 » Ciel pour l'Antidote de l'agacement
 » des nerfs, & la consolation des visceres
 » irrités. L'opium vous échauffe-t-il,
 » même dans le *Diacode* ? Il faut se rabat-
 » tre sur une autre espèce de syrop natu-
 » rel, c'est le miel de *Narbonne* que
 » *Madame de Sévigné* a bien raison de
 » conseiller à sa fille, au lieu de sucre,
 » dans son Caffé, & qui est en effet un
 » autre petit *Consolateur* à sa maniere, &c. «
 Car c'en est assez pour faire connoître
 l'adresse avec laquelle cet empirique va-
 rioit tous les *peçtoraux* & les *Antiphysiq-
 ues*, & qu'il n'est pas surprenant que les
Poitrinaires allarmés par la mort, n'ayent
 pas cru lui survivre six mois.

Le même manége étoit tout aussi ha-
 bilement employé, pour prévenir l'en-
 nuycuse uniformité de tous les autres gen-
 res de médicamens, qu'il changeoit aussi
 légèrement, que ses conversations. *Géo-
 froi* vous dira qu'il remuoit toute sa bou-
 tique pour le moindre mal, & que peu
 de Médecins ont la même ressource en
 pharmacie. Moyennant quoi il entrete-
 noit un long commerce avec ces fem-
 mes *Vaporeuses*, *Hysteriques*, & avec ces
 hommes *mélancoliques*, ou *Hippocondria-
 ques*, que *Moliere* appelle de *bonnes vaches
 à lait*.

Des malades qui l'étoient si peu , n'avoient pas besoin d'un plus sçavant Médecin , & ils n'auroient pas trouvé la même gentillesse , ni les mêmes agrémens d'une imagination badine , dans l'esprit le plus *obligeamment distillé* de toute la Faculté. La maladie venoit-elle à augmenter considérablement ? Un diseur de bons mots , souvent méchans (1) , ne suffisoit plus , on lui associoit son Confrere le *Sonnambule* , à qui , par déférence pour son expérience & son ignorance , il laissoit juger les procès , & ne faisoit jamais le *Physiologue* , lui qui avec tout le monde avoit la fureur de vouloir tout expliquer.

J'avois dessein de parler du bel esprit de *la Forest* , mais cela me meneroit trop loin , & je le réserve pour une plus favorable occasion. J'ai encore à peindre l'Auteur , l'Homme , & le Médecin galant. Le premier article sera court.

Le principal ouvrage de ce Juif de

(1) En voici un. Dans la maladie de M. le D***. qui étoit une *Parotide* , un grand Prince lui demanda ce que c'étoit que mon Confrere *Salé* ; « Monseigneur , répondit *la Forest* , c'est » un Chirurgien , qui , parce qu'i a parfaitement » attrapé quelques-unes de mes plus affreuses » grimaces , se croit aussi grand Médecin , que
R *penusita.*

race Portugaise, est son *Traité sur les diffé-*
rentes sortes de Saignées, &c. Plusieurs
 Médecins & Chirurgiens connus, l'ayant
 mis en poudre, l'Autcur, (qui ne devoit
 pas plus compromettre sa réputation,
 qu'un homme riche ne doit exposer sa
 vie, l'épée à la main) songea sérieuse-
 ment à réparer son honneur cruellement
 flétri. C'est pourquoi il engagea *Bertin*
 & *Clairant*, deux hommes excellens dans
 leur Sphère, à prouver, l'un par l'Ana-
 tomie, l'autre par la Géométrie, la vérité
 de sa doctrine sur la *révulsion* & la *déri-*
vation, & de quelques mesures mal pri-
 ses sur certains vaisseaux. Mais malgré
 tant de travaux, dont j'ai quelquefois
 été témoin, & le coup d'œil de la *Forest*
 sur les résultats des épreuves, le loüan-
 geur B***. convient qu'on n'a rien
 trouvé à la mort de ce frivole Ecrivain,
 que des morceaux déconfus qu'on n'a pû
 rassembler. Je ne parle point de ses *Ob-*
servations sur la petite Vérole, on ne les
 trouve plus que chez l'Épicier, où elles
 font compagnie à celles d'*Erosiatre*, &
 B***. a beau les faire réimprimer, il ne
 les tirera pas de l'éternel oubli, où est
 condamné tout livre, qui n'apprend rien
 de nouveau aux Sçavans. Je dois à plts
 forte raison *passer l'éponge*, suivant le
 langage de *Julien*, sur les Consultations

de *la Forest*, qu'il n'a regardées sans doute lui-même, que comme des ouvrages lucratifs, ou des friponneries Médicales, qui ne sont pas faites pour duper ceux qui se portent bien.

Voilà l'Auteur, & voici l'Homme. On jugera de sa vanité par ce trait. Mr. de la M***, qui étoit assez simple pour croire qu'on l'aimoit beaucoup, parce qu'on le lui témoignoit d'une maniere démonstrative, s'avisa de dédier à *la Forest* sa Traduction des *Institutions de Boerhaave*, dans l'espérance de s'en faire un appui; il eut la politesse de lui lire sa dédicace, avant qu'elle fut portée chez l'Imprimeur. Que faisoit *la Forest*, tandis qu'on lui castoit, pour ainsi dire, les dents, à coups d'encensoir? Il méditoit de plus grands éloges; mais comme il n'osa pas faire lui-même son Panégyrique, en présence d'un homme qui s'en étoit chargé, il lui donna le tems de s'en retourner chez lui, où quelques heures après Mr. de la M***, trouva ce billet de la main de *la Forest*. » Vous avez oublié, Monsieur, que le Roi vient de me faire l'honneur de me donner ma noblesse, & que *Mr. Boerhaave* a fait réimprimer lui-même à *Leyde* mon *Traité des Saignées*. Complétez donc, je vous prie, mes qualités par le titre

» d'Ecnyer , & ne me privez pas du suf-
 » frage le plus flatteur. Au reste , Mon-
 » sieur , on ne peut avoir plus d'esprit
 » que vous en avez , & l'on verra bien
 » que c'est votre pinceau , & non celui de
 » la vérité , qui a fait mon portrait dans
 » votre *jolie Dédicace.* «

C'est ainsi que *la Forest* pour être flatté,
 étoit lui-même le plus vil des flatteurs.
 Homme vain , il ne donnoit point d'Elo-
 ges , on peut dire qu'il les prêtoit , à con-
 dition qu'on les lui rendroit au centuple :
 Homme faux , jusqu'au fond du cœur ,
 on étoit toujours la dupe de toutes ses plus
 fortes protestations , & surtout les gens de
 mérite , qu'il voyoit d'un œil jaloux dans
 un avenir , qui étoit pour lui transparent :
 ainsi il étoit juste qu'ils fussent les pre-
 miers trompés.

Ce pauvre *Hunauld* connoissoit tous
 les visages de ce cœur perfide ; il me di-
 soit quelquefois , » *la Forest* vient de
 » m'accabler d'amitiés & de carresses , je
 » le crains d'autant plus dans les maisons
 » où l'on dira du bien de moi. « Heureux
 qui , comme *Riboë* , ne pouvoit être que
 son petit Copiste , ou son mauvais Singe ,
 & dont le contraste avantageux devoit
 servir d'ombre & de lustre au brillant de
 son esprit ! Le distributeur de la racine
 du Brésil étoit cause de la Fortune de *la*

Forest, mais celui-ci étoit trop fin pour servir d'habiles gens, qui auroient pû le supplanter, comme il avoit cherché à nuire lui-même à son propre Médecin, qu'il traitoit de Charlatan. La plûpart des Médecins ressemblent à celui-ci; jeunes Docteurs ne comptez point sur les vieux, à moins que vous n'ayez l'avantage d'être sors (car sérieusement c'en est un).

Tant d'adresse, de ruses, & de manège, étoient les sûrs garans de la fortune d'un aussi habile empirique. Aussi avoit-il gagné de grands biens, avant la mort de sa femme; mais comme la chrétienne aimoit à vanger les matis, que le sien avoit *cocusiés* & qu'elle n'étoit pas faite, pour ne pas payer tous les frais de la galanterie, elle ruina le Docteur par sa prodigalité, & le laissa presque sans un sol. *Dom cocuage* n'étoit pas un être, à faire peur à un homme de l'éducation, & du caractère de *la Forest*. Sans être Philosophe, il avoit du moins cette Philosophie commode, que donne l'usage du monde, & qui rend heureux dans le Sacrement, tout Epoux raisonnable. Mais tout ce que lui couvoient les plaisirs de Madame, lui mettoit le poignard dans le sein. Dans son désespoir, il s'abandonna aux réflexions les plus amères, lorsque cette Maîtresse qui le ruinoit, sans être

la fièvre, vint à mourir. Ce seul événement pouvoit le consoler de n'avoir pu succéder à Mr. *Chirac*, malgré les 100000 liv. promises à la Princesse de ***, & qui, comme le doüaire de sa femme, étoient fondées sur les broüillards de la Seine. » Je ne suis plus, disoit-il, (1) » Médecin du Roi, mais ma femme est » morte, ç'eut été trop de bonheur à la » fois. «

Finissons par le portrait du Médecin Galant, il l'a été jusqu'à l'indécence & l'impureté.

Ambroise Paré, ce fameux Chirurgien de plusieurs Rois, s'étend beaucoup sur la maniere de faire une petite Créature de Dieu. A quoi servent tant de discours & tant d'art, où il ne faut que faire sentir la nature? Tous les Ecrivains qui, comme *Venete*, ont embelli le Tableau de l'Amour Conjugal, & ont tout mis en œuvre pour attirer les Célibataires au septième Sacrement, par l'attrait du plaisir, tous ces voluptueux sont inutiles ici. D'un seul geste, d'un seul mot, *la Foresta* enseignoit tout, Théorie & Pratique, aux filles, comme aux femmes. Il disoit aux femmes froides, avec Madame de

(1) Il en reçut les complimens durant trois jours.

Sevigné, dont il copioit toujours les phra-
 ses précieuses, ou ridicules; » mais vrai-
 ment, Madame, il faut que vous ayez
 un tempérament de citrouilles fricassées
 dans de la Neige; cela ne peut se con-
 cevoir, quoi, comment? A votre âge,
 belle, & bienfaite comme vous êtes,
 est-il possible que vous ignoriez encore
 tout cela, & que votre petit doigt ne
 vous ait jamais rien dit? Tenez, grande
 innocente, laissez-moi vous montrer,
 c'est-là l'endroit sensible, & le siège du
 plaisir, il ne demande que le plus petit
 secours pour favoriser les vœux & les
 efforts, sans cela inutiles, d'un mari
 charmant qui vous adore. *Petrie* par les
 mains de l'amour, dans le siècle galant
 où nous vivons, comment encore une
 fois vos sens sont-ils si engourdis, si
 muets à la voix du desir, qui se fait en-
 tendre dans les plus jeunes filles, dès
 qu'elles sont nubiles? pourquoi vos nerfs
 sont-ils si tardifs à ressentir les plaisirs
 que vous m'inspirez à moi-même, com-
 me à tous ceux qui vous voyent? «

» Combien de bonnes fortunes m'ont
 valu ces petites scènes de l'amour-Mé-
 decin, « ajoutoit ce vilain Juif, en fai-
 sant des grimaces qui ne devoient pas
 donner envie aux femmes, de lui en voir
 faire d'autres! Il les nommoit, avec toute

l'indiscrétion d'un petit-maître, sans respect, ni pour rang, ni pour dignités, & se vançoit des faveurs mêmes, qu'il n'avoit pas demandées. Telle étoit sa conversation favorite, que l'amour propre n'abrege pas pour l'ordinaire.

Mais avec certains dehors, jusqu'à quel point un visage tourné au sérieux, & un esprit adroit & insinuant ne peut-il pas en imposer ! *La Forest* n'avoit besoin que de sa propre confiance, pour tirer parti, ou plutôt pour abuser de sa profession. » Une femme aimable, lui disoit-elle, mon Dieu, Monsieur, je ne sçais ce que je sens dans le bas ventre, au fond de la *partie* même, mais ce sont des mouvemens singuliers, de ma matrice sans doute, car alors il me monte quelque chose, je deviens rouge, tremblante, je suis dans des états... La matrice, répondoit-il, est une espèce d'animal fort singulier, qui se remue dans le Célibat, & encore plus dans le veuvage ; il exprime ses desirs & ses besoins par certains mouvemens qu'on sent mieux, qu'on ne peut les définir ; tel est son langage, muet d'abord, il se fait entendre peu à peu, & la matrice parle enfin à haute voix, si on ne lui répond rien. En tout cela, Madame, ce ne sont que ses propres droits, que la Nature

» revendique, & vous vous refusez vous-même, en ne lui accordant rien. »

Cette autre parle de démangeaisons, de petits boutons extérieurs, de fleurs blanches, qui l'écorchent, qui l'empêchent de marcher, & donnent une espèce de chaude-pisse qui exige beaucoup pour sa guérison, puisqu'il faut que la femme se passe de son mari. Vous devinez le résultat de toutes ces consultations. Toute femme, qui accusoit ces petits secrets de Nature, étoit sur le champ exposée aux regards avides du Docteur impur & lascif. Discours pleins de mollesse & de volupté, examen curieux, tact libertin, chatoüillemens impudiques, il ne faisoit aucunes grâces dans le tête à tête; sa gravité les lui eût reprochées; à l'abri de ce mystère, on trouve tous les jours en Médecine des sentiers couverts, qui conduisent aux plus grandes faveurs.

La Forest prétendoit que tout cela n'étoit que de petites privautés de l'art, par lesquelles on ne pouvoit déplaire aux femmes sensibles, mais qu'il falloit assaisonner le maniement de propos bien assortis, de complimens, de politesses, pour tout ce qu'on touchoit. » Il ne faut pas dire, racontoit-il un jour chez lui, » je m'oriente (en mettant le doigt en » certain endroit,) comme ce vieux Pail-
lard *Mr. Fagon*, mais il faut dire, j'en

» ai bien vû , mais je n'en ai jamais vû de
 » si petit. Si ce n'est que le ventre que
 » vous tâtez , ajoûtoit-il , souvenez-vous
 » de ne jamais le trouver mol ; cela m'est
 » une fois indiscretement arrivé , l'amant
 » étoit caché dans la ruelle , je fus remer-
 » cié le lendemain , la femme de chambre
 » me fit connoître mes torts , & depuis ce
 » tems je me suis corrigé ; je n'ai jamais
 » dit , *le ventre est mol* , mais toujours , le
 » *ventre est satisfaisant*. C'est qu'il est en
 » effet , poursuivoit ce coquin de Méde-
 » cin , de la politesse d'un homme par qui
 » une jolie femme se fait patiner , de faire
 » l'éloge de tout ce qu'il touche , ou du
 » moins un petit compliment à la maniere
 » du pays , comme *Sanctus Romanus* , cet
 » Ex-Chirurgien chassé du Port-Louis ,
 » aujourd'hui Médecin empirique à Van-
 » nes , qui d'un seul coup de filet prit les
 » tectons de trois dévotes , sous prétexte
 » de chercher le siège de la douleur ; el-
 » les le laisserent faire tout à son aise ,
 » parce qu'il disoit sans cesse , morbleu
 » qu'ils sont durs , je n'en ai jamais vû de
 » cette fermeté.

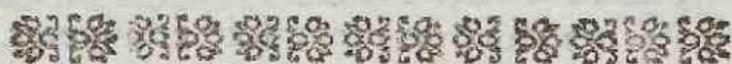
Tel est l'abus que *la Forest* , & tant d'au-
 tres Médecins impudiques , font de leur
 profession , en se servant indignement de
 la simplicité des malades , qui croient
 nécessaires , des attouchemens dont le

plus souvent on peut se dispenser ; & même on le doit , sur-tout lorsqu'on est jeune , si ce n'est dans le besoin. Le beau sexe est respectable , on doit lui épargner jusqu'à la moindre inquiétude.

Voilà le portrait de cet homme superficiel par rapport au vrai sçavoir , profondément versé dans l'empirisme , bel esprit précieux & ridicule , comme on le fera voir , cœur faux , & dont enfin le caractère forme un parfait contraste avec celui de *Julien*. Ils ont cependant joué l'un & l'autre un grand rôle dans Paris , & la raison en est simple. L'art de plaire ou plutôt ce don de l'heureuse Nature , séduit les esprits , comme l'orgueil & tout ce qui leur en impose. Le peuple veut être trompé , & les Médecins réussissent à le satisfaire pleinement par les moyens les plus opposés.

Je ne sçai si quelques-uns de ces portraits , seront trouvés dignes d'être un jour insérés dans la continuation de l'*Histoire de la Médecine* , non qu'on prétende qu'ils puissent se comparer avec ceux qui ont été tracés par des Historiens du mérite de *Freind* , ni servir à autre chose qu'à faire voir quel protégé est l'empirisme , & sur quelle fertilité de moyens différens , sont fondés ses succès dans tous les siècles : mais il est certain que la

matiere est fort intéressante par elle-même , aux yeux d'un Philosophe , & principalement pour ceux qui voudront courir la même carrière. Il n'y a sans doute que la maniere peu agréable , dont ce sujet aura été traité , qui puisse en diminuer le mérite.



CHAPITRE XIX.

Embarras qui reste après tant d'illustres exemples , ou conclusion de cette Partie.

VOilà , mon cher Fils , les heureux originaux que je voulois vous faire connoître , & dont tous les siècles nous fournissent des Copies. Vous me demandez si vous réussirez , en suivant ces modèles. Hélas ! qu'en sçai-je ? Peut-être qu'oüi , peut-être que non. La voye du sçavoir & de la probité vous paroît plus convenable & plus digne d'un homme bien élevé. Vous pensez juste , mon Fils , & de tels sentimens font honneur au cœur & à l'esprit. Mais ce n'est pas la route la plus sûre , elle en a perdu cent , pour un ou deux , qu'elle a menés au port. Tout ce que vous coutent vos voyages & vos études , ne rentrera peut-être jamais

par des moyens si simples & si sages. Quel parti prendre ? Encore une fois, mon Enfant, je l'ignore, l'embarras est bien grand.

Essayons de dissiper tant d'incertitude, même au hazard de l'augmenter. Pour y réussir, il faut que vous connoissiez le tronc de la Médecine, avec toutes ses branches, soit propres, soit étrangères. Ces branches ont quelquefois conduit à la réputation & à la fortune.

Voyons donc quelle utilité, quelles ressources vous pourriez trouver, non seulement dans l'Anatomie, dans la Botanique, dans la Pharmacie, dans la Chirurgie, dans la Chymie, mais dans la Géométrie, dans la Physique, dans la Littérature & dans le bel esprit. Après quoi je vous ferai connoître les Hommes dans les Médecins, dans les Malades, &c. Après la permission, ou plutôt l'excuse que j'ai demandée aux Médecins en forme d'*Epi graphe*, au frontispice de ce Livre, je puis dire avec *Juvenal*:

..... *Quidquid*
Desipiunt Medici, nostri Ferrago libelli.

Fin de la premiere Partie.